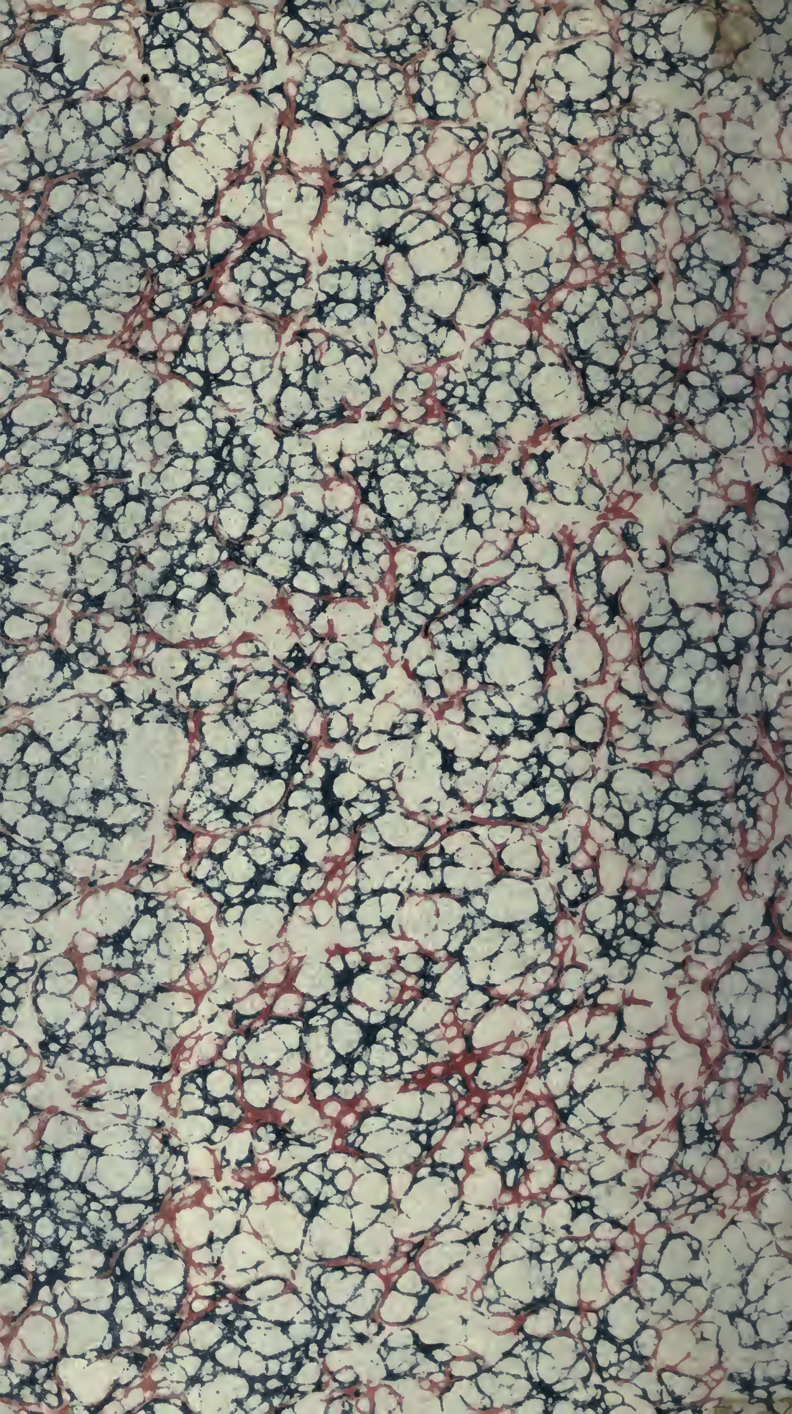
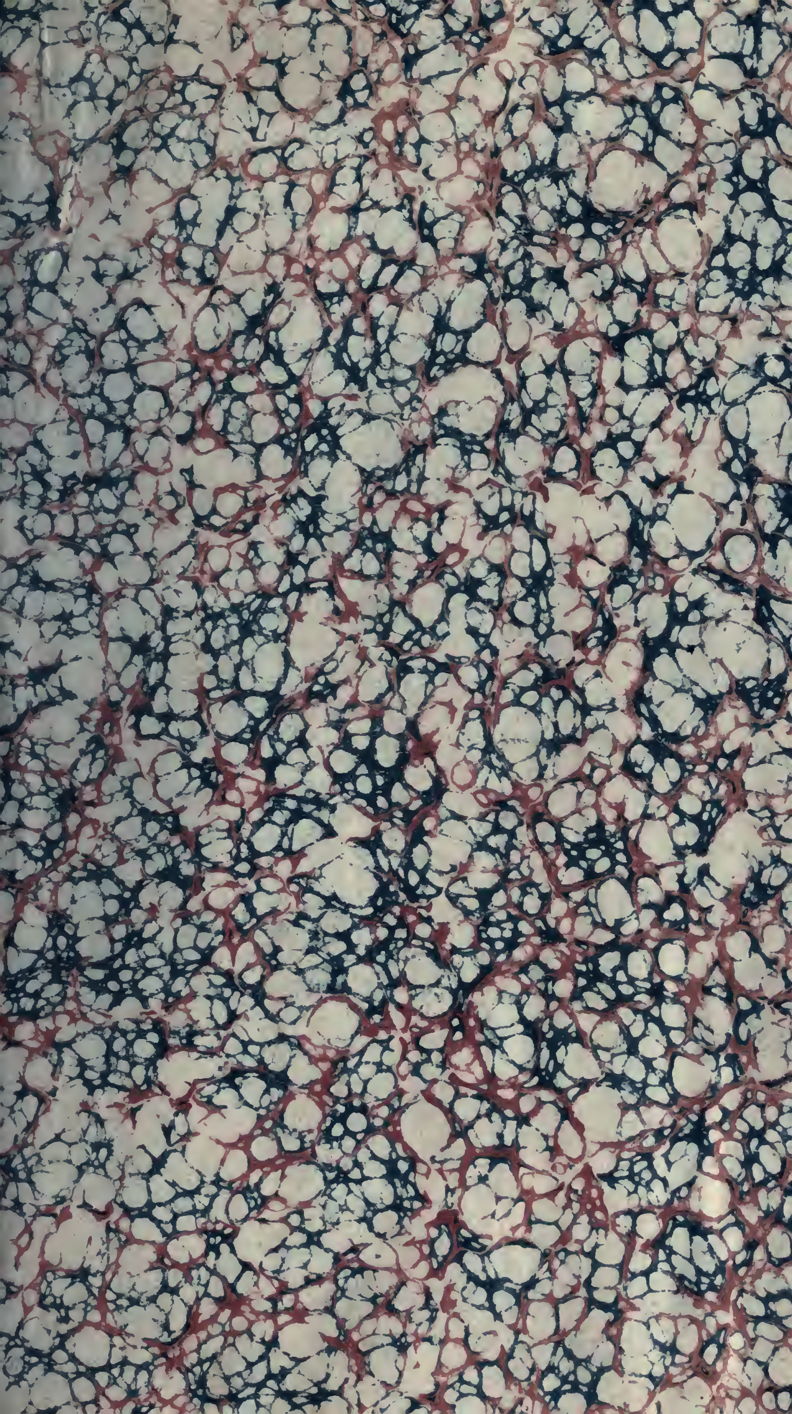

3 1761 08266094 5





Mme Manuel Lançon
née Sophie Dastin
à
J. Castelli
Mars . [illegible]

CAMILLE-DESMOULINS

OU

LES PARTIS EN 1794,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

PAR

MM. H. BLANCHARD ET J. MALLIAN.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 18 MAI 1831.

*
Prix : 3 francs.
*

Paris,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GRANDE-COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1831.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
CAMILLE-DESMOULINS,	Députés à la Convention.	MM. FIRMIN.
DANTON,		BEAUVALET.
ROBESPIERRE,		PERRIER.
CHABOT,		MARIUS.
HÉRAULT-DE-SÉCHELLES,		BOUCHET.
PHILIPPEAUX,		MIRECOUR.
WESTERMANN, général de la république, accusé.		GUIAUD.
HANRIOT, commandant la force armée dans Paris.		CHARLES.
Le général ARTHUR-DILLON.		DAVID.
L'abbé BÉRARDIER.		DESMOUSSEAUX.
HERMANN, président du Tribunal révolutionnaire.		DUMILÂTRE.
FOUQUIER-TINVILLE, accusateur public.		GEFFROY.
DOMINIQUE, vieux domestique de Camille-Desmoulins.		ARM. DAILLY.
LE GREFFIER.		ST.-AULAIRE.
FABRE D'ÉGLANTINES,	Accusés, personnages muets.	
BAZIRE,		
LACROIX,		
Le colonel GUSMAN,		
JUNIUS FREY, Autrichien,		
SIGISMOND FREY, son frère,		
DEIDERICKSHEN, avocat danois,		
DELAUNEY (d'Angers),		
L'abbé SAHUGUET D'ESPAGNAC,		
LUCILE, femme de Camille-Desmoulins.		Mlles DUPUIS.
CORNÉLIE DUPLEIX.		EULALIE.
UN AGENT DU GOUVERNEMENT.		
JURÉS.		
GENDARMES.		
PEUPLE.		

IMPRIMERIE DE A. BARBIER, RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CAMILLE-DESMOULINS

OU

LES PARTIS EN 1794.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une chambre simplement menblée; deux portes latérales et une dans le fond; une bibliothèque et un bureau chargé de papiers, côté cour; côté jardin, un métier à broder et des instrumens de musique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE-DESMOULINS seul.

(Il est assis près d'un bureau et lit :)

Je ferai des heureux. Eh! qui, dans ce séjour,
Élevé près de toi, n'en veut faire à son tour,
Bérardier? Ce lieu même où, sur les rives sombres,
Gresset avant le temps crut voir errer nos ombres,
Je l'ai vu sous tes lois trop tard pour mon bonheur.

Ah! que j'aime à reposer mes souvenirs sur cet heureux temps du collége! Ce cher abbé Bérardier, comme il nous aimait!... comme il se plaisait à lire nos vers, et qu'il savait bien m'encourager!... A présent c'est à peine s'il m'est permis de donner quelques instans à la poésie. C'est elle pourtant qui colore ma vie, qui me délasse de la politique, et cependant il faut reprendre un travail dangereux, mais nécessaire à mon pays : voyons, voyons, relisons.

SCÈNE II.

CAMILLE, LUCILE.

(Elle sort du cabinet de gauche, et, marchant avec précaution, elle s'approche de Camille, qui ne l'aperçoit que lorsqu'elle est appuyée sur le dos de son fauteuil, et qu'il a lu les deux phrases suivantes :)

CAMILLE.

« Non, la liberté, cette liberté descendue du ciel, ce n'est » point une nymphe de l'Opéra, ce n'est point un bonnet rouge » ou des haillons. Serions-nous donc avilis à ce point que de » nous prosterner devant de telles divinités ?... »

LUCILE.

Bien ! mon ami, bien !

CAMILLE.

Quoi ! Lucile, tu étais là ?

LUCILE.

Je viens d'embrasser notre petit Horace pour toi et pour moi : il dort... Ah ! mon ami, qu'il est joli dans son sommeil ! plus je le regarde et plus je me félicite d'être à toi, plus je sens s'augmenter mon amour.

CAMILLE.

Chère Lucile !...

(Il veut l'embrasser, mais elle se sauve de l'autre côté de la chambre, en disant :)

LUCILE.

Non, non; je ne veux pas vous empêcher de travailler.

CAMILLE.

Voilà un *vous* qui sent bien l'ancien régime, et pour une républicaine sévère telle que toi...

LUCILE.

Tu ris, Camille; mais j'aime la république autant que tu peux l'aimer, et peut-être plus que tes amis Fabre d'Églantines, Danton...

CAMILLE.

Qui ne sont pas assez austères, n'est-ce pas ? Écoute, chère amie, Sparte nous a laissé de fort beaux exemples de stoïcisme et de sobriété que j'admire; mais quand je célèbre la république avec mes joyeux amis, je veux que ses banquets soient chez Méot, le restaurateur par excellence. Ne devons-nous pas d'ailleurs chercher à faire diversion aux terribles

événemens qui nous pressent? Notre existence en ce temps extraordinaire n'est qu'une continuelle sensation, un combat. Pour moi, écrire, attaquer, confondre les abus, c'est vivre. Heureux, quand le hasard m'accorde une suspension d'armes d'un moment, de goûter près de toi les charmes de la plus douce intimité ! Ah ! mon amie, tu connais ce caractère ardent, fougueux; il reçoit toutes les impressions et agit d'après elles. Tu sais avec quel abandon je me livre à l'amitié, à l'amour, à la politique ?...

LUCILE.

Et c'est ce qui m'effraie ! Ton nouveau journal...

CAMILLE.

Ne m'honore-t-il pas? Robespierre en a vu les premiers numéros, dans lesquels je prêche la tolérance politique, l'humanité...

LUCILE, avec effroi.

Il les a lus ?

CAMILLE.

Oui.

LUCILE.

Et... il approuve ?

CAMILLE.

Mais... je le crois; d'ailleurs, que m'importe.

LUCILE.

Camille, nous ferions bien de quitter la France.

CAMILLE.

Que dis-tu ! moi qu'elle honora de sa confiance ! moi, député à la Convention nationale ! Ainsi je lèguerais à notre fils un nom d'émigré, de déserteur? non, non, jamais !

LUCILE.

Mais ce tableau de la cour de Tibère; ces vérités hardies qui s'échappent de ta plume...

CAMILLE.

Le silence de la circonspection peut commander aux autres citoyens : ses devoirs le défendent à un représentant. Chassons, chère Lucile, ces sombres idées, et laisse-moi me livrer à ce bonheur si doux, si pur, que je savoure avec ivresse près de notre fils, près de toi... et cependant je pourrais te parler aussi de mes craintes, moi. Au sein de cette vie agi-

tée et tumultueuse, je crains de ne pas suffire à ton bonheur. En voyant ta mélancolie, je pense que des regrets...

LUCILE.

Ah ! Camille ! qu'oses-tu dire ?

CAMILLE.

Excuse cet excès de susceptibilité... Je conviens d'avance de ma folie; mais je me dis quelquefois : si, le premier, je ne lui avais pas fait connaître ce sentiment exclusif, cette émotion que moi-même j'éprouve toujours à sa vue... ce comte Arthur Dillon; ces adieux qu'il nous fit le jour même de notre mariage... La gloire qu'il vient d'acquérir en battant les Prussiens dans la forêt d'Argone, ne l'a pas préservé des soupçons de nos ombrageux républicains, et cependant je l'ai défendu à la tribune de la Convention, où quelques voix ont mis en doute la sincérité de son attachement à la cause de la liberté. Sans cette occasion, sans ta tristesse, je ne t'aurais peut-être jamais parlé de lui.

LUCILE.

Écoute, mon ami : élevée au couvent des Dames anglaises, je m'y liai de la plus tendre amitié avec Élisabeth Dillon, d'origine irlandaise, qui ne cessait de me vanter son frère au service de France dans les Colonies. Elle me parlait avec enthousiasme de plusieurs faits d'armes brillans contre les Anglais, qui lui ont acquis une réputation justement méritée. Il fit un voyage à Paris et vint voir sa sœur au couvent. Je fis une vive impression sur lui, du moins à ce qu'elle me dit. Elle aurait voulu que j'aimasse ce frère autant qu'elle le chérissait; mais je ne pus lui offrir, en échange de tout l'amour qu'il éprouvait pour moi, que l'amitié que j'avais vouée à sa sœur.

CAMILLE.

Celui qu'à la cour on nommait le beau Dillon avait été, dit-on, distingué par la femme du rang le plus élevé de France.

LUCILE.

En effet, on a dit que la reine...

CAMILLE, avec ironie.

Alors on aurait pu être fière d'être la rivale préférée de...

LUCILE.

Eh ! que m'importait alors ! N'avais-je pas vu celui qui venait de régénérer la France ? Ce jour mémorable, ce beau jour de juillet sera toujours présent à ma mémoire. Tout Paris faisant entendre ces cris mille fois répétés : Liberté ! liberté ! à la Bastille ! Cette foule innombrable conduite par un jeune homme armé seulement d'un pistolet ; son regard, son action, sa parole animée, tout concourait à le rendre un objet d'admiration universelle ; car c'est à lui que les Français (ils ne peuvent l'oublier) doivent le premier acte de leur indépendance. Pour moi, je sentis dès ce moment que c'était plus que le cœur d'une jeune fille qui battait dans mon sein ; je rêvais tous les jours au bonheur d'être l'amie, la compagne de celui dont tout Paris vantait l'héroïsme ; et lorsque je suis l'épouse de Camille-Desmoulins qui a fait tout cela, il peut lui venir dans la pensée qu'il ne règne pas entièrement sur mon cœur !

CAMILLE.

Ah ! ma chère Lucile, pardonne, pardonne-moi ce moment de faiblesse qui te prouve l'excès de mon amour ; mais te voyant triste, rêveuse...

LUCILE, avec hésitation.

Je pense à la promesse que tu m'as faite..... C'est aujourd'hui que le vénérable Bérardier, ton ancien professeur au collége de Louis-le-Grand, doit venir sanctionner et bénir notre union.

CAMILLE.

Encore ! mais voilà de la tyrannie de conscience. Sais-tu bien que tu es sur le chemin de la persécution ?

LUCILE.

Non, mon ami, je ne veux employer près de toi que la persuasion d'une femme faible, mais aimante ; et peut-être par cela même.... superstitieuse. Mais cette superstition appelle ton indulgence, c'est celle d'une femme, d'une mère qui

craint et qui voudrait attirer toutes les protections du ciel sur ce qu'elle a de plus précieux et de plus cher au monde.

(Apercevant Bérardier).

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BÉRARDIER.

LUCILE.

Venez, M. Bérardier, venez m'aider à réduire votre élève révolté.

BERARDIER.

Mon autorité est peu de chose, ma fille, près de Camille Desmoulins, qui lui-même dépositaire d'une partie du pouvoir souverain du peuple français...

CAMILLE.

Ah! mon digne ami, j'aime à me rappeler le temps où, soumis au vôtre qui était si doux, je vivais entouré d'amis et des brillantes illusions de la jeunesse. Je me rappelais encore ce matin,... là, tenez, ces vers, cet adieu..... que vous avez oublié sans doute, et dans lequel je vous parlais comme à mon père :

Que dis-je? près de toi doucement abusée,
L'enfance ici se croit sous le toit paternel.
O Bérardier! reçois cet adieu solennel.

Mais laissons-là ces rêves si délicieux, et parlons du désir que Lucile vous a manifesté et qu'elle vient de me faire connaître. Une telle cérémonie demande des apprêts, une pompe...

BERARDIER.

Pas plus que n'en mettaient les premiers évêques de Rome en célébrant les saints mystères; au reste, ils ne risquaient que le martyre.

CAMILLE.

C'était bien quelque chose.

LUCILE.

Ah! vous me faites trembler.

BERARDIER.

Rassurez-vous, ma fille, je n'oublierai pas que c'est vous que je compromettrais.

CAMILLE.

En vérité, ma chère amie, ton caprice est singulier, et vous conviendrez tous les deux avec moi qu'on peut fort bien se passer de la cérémonie en question quand on se pique d'un peu de philosophie; et si je cède, c'est pour ne pas déplaire à une faible femme qui sait qu'elle peut faire de moi tout ce qu'elle veut.

BERARDIER, avec onction.

Cette faible femme qui vous paraît si craintive, vous donnera peut-être l'exemple du courage et de la résignation au jour de l'adversité. L'orgueilleuse philosophie qui dessèche tout et qui dicta la législation moderne, a dépouillé le pacte solennel du mariage de tout son charme; on dirait qu'elle prétend le réduire à la formule d'une acquisition matérielle. Ce n'est point par une pompe extérieure et de vaines cérémonies, si vous voulez, que l'on doit accomplir cet acte sacré; mais il est dans l'homme une pensée intime, profonde, pleine d'une poésie touchante et sublime qui lui dit que c'est devant Dieu et l'un de ses ministres qu'il doit jurer de faire le bonheur d'un être qui se confie à son amour, à sa loyauté pour toute sa vie.

CAMILLE, à part.

Cette voix persuasive et touchante!..... je ne sais si c'est l'ascendant des plus doux souvenirs de mon enfance. O Bérardier, vous m'avez profondément ému! Mais comment avez-vous évité jusqu'à ce jour les persécutions qui ont frappé tous les hommes de votre caractère?

BERARDIER.

J'ai su que mon nom avait passé sous les yeux de Robespierre, et, soit qu'il ait éveillé en lui comme en vous des souvenirs d'enfance, ou soit un effet du hasard, je n'ai point été proscrit: j'en profite pour exercer mon ministère de consolation et de paix.

CAMILLE.

Eh bien, veuillez donc nous le prêter; je m'y soumets, ma chère Lucile, autant par conviction que par complaisance. Me pardonneras-tu ce reste de scepticisme?

LUCILE.

Ah! mon ami! combien j'apprécie cette nouvelle preuve de ton amour!

CAMILLE.

Mais je crois que le plus grand secret....

BERARDIER.

Je vous l'ai dit, ce n'est point une cérémonie orgueilleuse; les lieux les plus retirés, une simple table pour autel suffisent dans ce temps de proscriptions pour les augustes cérémonies de la religion.

CAMILLE.

Eh bien, dans ce cabinet, près du berceau de mon fils.

LUCILE.

Ah! oui, mon ami.

(Lucile et Bérardier entrent dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE IV.

BÉRARDIER, LUCILE, CAMILLE, DOMINIQUE.

CAMILLE, appelant.

Dominique!... Dominique, je n'y suis pour personne : cependant, s'il venait quelque message important, tu viendrais m'avertir sur-le-champ.

DOMINIQUE.

Oui, monsieur.

CAMILLE souriant.

Encore!

DOMINIQUE.

Ah!.... oui, citoyen; dam! monsieur...., c'est-à-dire citoyen, je suis bien vieux pour me défaire comme ça de mes habitudes, voyez-vous; et pendant trente ans que j'ai dit *monsieur* au citoyen Desmoulins votre père....

CAMILLE.

Il faut pourtant te résoudre à me tutoyer, d'après le décret du 21 brumaire an 2.

DOMINIQUE.

Ah! pour ça, Monsieur, jamais!... vous me renverrez plu tôt de chez vous.

CAMILLE.

Eh mon ami! quand tu me tutoierais cela me ferait-il oublier l'attachement, le dévouement que tu me montres depuis mon enfance?... Partout des préjugés!... Allons satisfaire à d'autres.

SCÈNE V.

DOMINIQUE seul.

DOMINIQUE.

Ah, mon Dieu! mon Dieu! dans quel temps vivons-nous?... où allons-nous?.... Brumaire, l'an 2, floréal, primidi, décadi.... je vous demande ce que tout cela veut dire?... C'est, je crois, ce M. Fabre d'Églantines, que je vois quelquefois ici, qui a dérangé l'almanach comme ça. Pour moi, je ne comprends plus rien au quantième du mois.... Si ça pouvait encore me rajeunir ou me faire oublier mon âge, j'aimerais cette révolution-là; mais...

SCÈNE VI.

ROBESPIERRE, DOMINIQUE.

ROBESPIERRE.

Camille-Desmoulins est-il chez lui?

DOMINIQUE.

Monsieur..... (*Voyant Robespierre qui fronce le sourcil.*) Oui, citoyen, mais il est occupé; cependant si c'est pour quelque message important.... Le citoyen veut-il bien me dire de quelle part il vient?

ROBESPIERRE.

Annonce à Camille qu'un fonctionnaire public... (*Brusquement*) que Robespierre demande à lui parler.

DOMINIQUE, avec effroi.

Oui, citoyen.... citoyen Robespierre,... j'y cours.

SCÈNE VII.

ROBESPIERRE seul.

ROBESPIERRE.

J'espère qu'il me saura gré de ma démarche.... mais c'est la dernière tentative que je fais près de lui. Le succès de son journal lui tourne la tête. Il veut se faire, avec ce Fabre d'Églantines et Danton, le chef du *modérantisme.* (*En se promenant il s'est approché du bureau, et en y jetant les yeux il dit avec dédain*) : Des vers!... l'extravagant!... c'est bien le moment! Ah! le voilà ce journal. (*Il le prend et lit:*) «Non, la liberté, cette liberté descendue du ciel, ce n'est » point une nymphe de l'Opéra, ce n'est point un bonnet » rouge ou des haillons. Serions-nous donc avilis à ce point que » de nous prosterner devant de telles divinités! La liberté, » c'est le bonheur, c'est la raison, c'est l'égalité, c'est la jus» tice. O mes chers concitoyens! voulez-vous que je la recon» naisse, que je tombe à ses pieds, que je verse tout mon » sang pour elle? ouvrez les prisons à tous les détenus que » vous appelez des suspects. Au lieu de ces comités de surveil» lance, de salut public, qui fatiguent notre belle patrie, ins» tituez un comité de *clémence.* Seriez-vous maintenant jaloux » de cette liberté des Français? Aimeriez-vous cette déesse al» térée de sang dont le temple au Mexique se construisait d'os» semens humains; et voulez-vous entendre ces affreuses paroles » que disaient les prêtres espagnols à Montezume : « Les dieux » ont soif!... » (*Il jette le journal avec colère.*) Le fou! l'imprudent! il ne sait pas qu'il joue avec du feu! Je vais le lui dire, et...je crains bien qu'il ne me force à le lui prouver.

SCÈNE VIII.

ROBESPIERRE, CAMILLE-DESMOULINS.

CAMILLE.

Robespierre chez Camille-Desmoulins!... Je regarde cette visite inattendue comme une faveur; mais est-ce un ancien ami qui l'accorde, ou le président du comité de salut public?

ROBESPIERRE.

C'est l'homme, le républicain invariable qui s'afflige de te voir errer en suivant un chemin qui te perd.

CAMILLE.

Et ce chemin?...

ROBESPIERRE.

Est celui où t'entraîne Danton, et dans lequel te suivent Hérault-de-Séchelles, Philippeaux et d'autres qu'il est inutile de te nommer.

CAMILLE.

J'entends, l'éloquente philippique de ce dernier sur la Vendée?....

ROBESPIERRE.

N'est qu'un tissu de mensonges : c'est de l'orgueil révolté. Son plan de campagne comme représentant du peuple n'a pas été suivi par les généraux envoyés dans la Vendée; et dans son dépit il déverse le blâme sur eux, en accusant de cruauté le pouvoir exécutif; c'est continuer l'insurrection départementale commencée par la Gironde. Danton, blasé sur le patriotisme comme sur tout, rêve une monarchie nouvelle; et toi, poursuivant la chimère d'une philanthropie aveugle, prenant tour à tour le ton de la satyre ou d'un faux amour de l'humanité, tu oses assimiler l'intérieur de nos comités à celui de la cour de Tibère!

CAMILLE.

Est ce ma faute si l'histoire offre une analogie frappante entre ce temps et le nôtre? pour moi, j'ai peine à croire que le système que nous suivons puisse durer.

ROBESPIERRE.

C'est possible : pour toi surtout.

CAMILLE.

Comment ? que veux-tu dire ?

ROBESPIERRE.

Rien, sinon que tu t'enivres imprudemment des éloges perfides que les aristocrates te prodiguent.

CAMILLE.

Je repousse leurs louanges et ne me fais point illusion sur le succès prodigieux de mon journal ; mais, je l'avoue, je frémis, je recule devant un système dont l'unique argument est la mort.

ROBESPIERRE.

Chefs ou soldats de la révolution, devons-nous fuir honteusement nos rangs ? Devons-nous y faire entendre les cris de la peur ou les vaines exhortations d'une pitié tardive et inutile ? L'impérieuse nécessité nous dit : il faut vaincre, et pour vaincre il faut frapper ! Quand, débordant sur l'Europe pour la vivifier, notre révolution s'avance comme un fleuve majestueux, crois-tu donc arrêter cette vaste inondation par des cris ?...

CAMILLE.

Mais quand ce fleuve ne roule que des flots de sang !...

ROBESPIERRE.

Préfères-tu voir couler le nôtre ?

CAMILLE.

Ah !... je ne sais en vérité.

ROBESPIERRE.

Eh bien ! précipite-toi donc sous les roues d'un char qui est lancé, tu seras brisé.

CAMILLE.

Il est encore quelques bras puissans qui peuvent m'aider à l'arrêter.

ROBESPIERRE.

Oui, Danton peut-être ?... Son génie éclipsé l'a tout-à-fait abandonné. On n'a pas oublié qu'il fut le premier qui parla de la nécessité d'un changement de dynastie ; on cite même ses liaisons récentes avec Dumouriez. Il couvre en vain d'une éloquence âpre et sauvage ses goûts de sybarite : si personne ne peut lutter contre sa parole hardie et foudroyante, la rigidité des principes républicains l'a déjà dépopularisé ; ce n'est

plus le fougueux tribun du 10 août, et la monarchie lui va. (*Par une réflexion soudaine*). Sommes-nous seuls ici?...

CAMILLE.

Que t'importe? quand on nous écouterait, la sévérité des principes que tu montres ne ferait que rehausser cette réputation d'incorruptibilité dont tu es si jaloux. Au reste, je pourrais mettre au nombre des hommes puissans dont je te parlais, celui qui est dans ce cabinet.

ROBESPIERRE vivement.

Et quel est-il!

CAMILLE, en souriant.

Un homme dont le pouvoir a toujours été au-dessus du nôtre, dont les principes, l'éloquence doivent être respectés par le roi du comité de salut public; et qui cependant ne pense point à devenir protecteur ou dictateur.

ROBESPIERRE, brusquement.

C'en est trop! et cette plaisanterie déplacée.... Adieu.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BÉRARDIER, *qui est entré pendant les derniers mots que Camille dit à Robespierre, arrête ce dernier au moment où il va sortir.*

BERARDIER.

Robespierre n'a pas oublié, je pense, son ancien maître au collége de Louis-le-Grand?

ROBESPIERRE.

Quoi! citoyen Bérardier, vous étiez là? vous mon professeur philosophie?

CAMILLE.

Eh oui, sans doute! Ne te soumets-tu pas à cette autorité dont je te parlais dans l'instant? Tu ne peux la méconnaître si ton cœur n'est point encore fermé aux émotions des plus doux souvenirs, au plaisir de la reconnaissance.

BERARDIER.

Ah! Robespierre, que je serai heureux si votre ame est encore accessible aux sentimens dont vous parle Camille! Permettez-moi de profiter du hasard qui nous a réunis; permet-

tez à un vieillard que vous écoutiez autrefois avec quelque respect de vous parler au nom de l'humanité, au nom de la France en proie aux proscriptions et noyée dans son sang ! N'êtes-vous point un enfant de cette belle France ? et puisque vous en avez le pouvoir, n'arrêterez-vous point tant d'horribles attentats ?

ROBESPIERRE.

La mission de fonder la liberté d'un grand peuple est quelquefois cruelle, citoyen Bérardier, mais dût-elle coûter encore plus à mon cœur, je la remplirai.

BERARDIER.

Mais cette liberté après laquelle vous courez tous n'est qu'un fantôme insaisissable.

ROBESPIERRE.

Eh quoi! lorsque nous retraçant les vertus sublimes des républiques antiques vous excitiez dans nos jeunes têtes cette admiration, cette exaltation que mon cœur croit ressentir encore, ce n'était qu'un jeu d'esprit ? Timoléon sacrifiant son frère au salut de la patrie; Brutus immolant ses enfans à la sûreté de Rome; et Caton se perçant de son épée pour ne pas survivre à la liberté de son pays, ne sont-ce donc là que de vaines fictions dont votre voix éloquente berçait notre crédule jeunesse ?

BERARDIER.

Je reconnais l'argumentation insidieuse de mon ancien élève; mais j'ose en appeler à quelques sentimens religieux que j'espère avoir développés dans son ame. Croit-il nécessaire aussi à la cause de la liberté que des ministres d'un Dieu de paix tombent chaque jour frappés du plomb des soldats ou du fer de l'échafaud ?

ROBESPIERRE.

N'avez-vous point vu vous-même à l'assemblée constituante ces prêtres fanatiques refuser de faire les moindres concessions à l'esprit du temps, aux besoins de l'état ? Il en est quelques-uns qui, échappés aux lois sévères, mais nécessaires, portées contre eux, rêvent le retour de la monarchie que nous avons fait disparaître pour jamais. Vous-même, citoyen Bérar-

dier, prêtre insermenté, ayant écrit contre la constitution civile du clergé, vous exercez le sacerdoce, je le sais, et..... vous vivez.

BERARDIER, avec dignité.

En attendant!

CAMILLE.

Oui, comme Sénèque ou Burrhus vivaient sous leur élève.

ROBESPIERRE.

D'autres prêtres aussi méprisables qu'ambitieux, un Gobel, un Chabot, ont renié leurs premières croyances et nous fatiguent d'un culte rendu à la Raison qu'ils semblent n'avoir placée dans les temples que pour l'exiler de la république. Eh bien, je veux, moi, étouffant le fanatisme et revenant à la morale la plus pure, instituer des fêtes à l'Être-Suprême, au Génie, à l'Agriculture; là, tout ce qu'il y a de plus respectable chez les hommes sera honoré, la vieillesse, les arts utiles.....

CAMILLE.

Et nous voyons sans doute en toi l'autocrate, le grand-prêtre de cette nouvelle religion? On t'accusait de viser à la dictature, mais on n'avait pas cru jusqu'ici que tu voulusses te faire déïfier. Il faut absolument, mon ami, que nous arrêtions le bonheur dont tu veux nous faire jouir malgré nous : tu le sais, le temps des Cromwells hypocrites est passé.

ROBESPIERRE.

Toujours le même, Camille, me poursuivant de ton ironie amère.

CAMILLE.

Et toi de ta liberté impitoyable.

ROBESPIERRE.

Il faut la subir ainsi, ou la renverser à jamais.

CAMILLE.

Il ne faut renverser que ceux qui veulent la faire servir à leurs projets.

ROBESPIERRE, réprimant un mouvement de colère.

Barnave rend compte aujourd'hui même au tribunal révolutionnaire de son amour pour la liberté qu'il aimait ainsi que toi.

CAMILLE.

Serait-il possible?

ROBESPIERRE.

Il veut te voir, m'a-t-on dit, en sortant du tribunal : adieu.

BERARDIER.

Robespierre, écoutez.....

ROBESPIERRE.

Il faut que je vous quitte; des devoirs impérieux.....

BERARDIER.

Non, non! je connais ton caractère inflexible, Maximilien, et tu ne sortiras pas que Camille ne soit réconcilié avec toi; si j'emploie ce ton de familiarité ce n'est point pour obéir à ce décret cynique qu'ont fait rendre un Bazire ou un Chabot, mais pour reprendre ce ton de père que j'employais, car vous étiez tous mes enfans. Souviens-toi, Maximilien, que Camille était ton frère, ton frère le plus chéri. Sais-tu bien ce que je lui dois?

CAMILLE.

Bérardier, de grâce!....

BERARDIER, vivement.

Sais-tu qu'aux jours affreux des massacres du 2 septembre, il y a bientôt deux ans, Camille accourut, se précipita dans ma prison qu'on avait déjà forcée, et m'arracha tout sanglant des mains des bourreaux populaires? Et je le verrais s'exposer avec son imprudence ordinaire à ton ressentiment! Songe encore une fois, Maximilien, qu'il fut ton ami d'enfance, qu'il a une femme jeune et belle qui l'aime avec idolâtrie, songe enfin qu'il est père.

ROBESPIERRE.

Vénérable Bérardier, j'immole tout mon ressentiment à l'amitié, aux souvenirs d'enfance et à mon respect pour vous; mais Camille voudra comme moi la gloire de sa patrie; il abjurera cette opposition systématique; il se séparera de ces hommes ambitieux, jaloux ou fripons que nous démasquerons tôt ou tard : enfin il renoncera, je l'espère, à ce journal dangereux dont le dernier numéro surtout brûle....

CAMILLE, avec force.

Brûler n'est pas répondre.

ROBESPIERRE, après un moment de silence, vivement.

Souffrez que je vous quitte : des travaux importans me réclament à la Convention.

(Il sort.)

SCÈNE X.

BERARDIER, CAMILLE.

BERARDIER.

Eh bien, Camille, vous l'avez entendu.... ce journal?....

CAMILLE, après un temps, saisissant le manuscrit sur son bureau, s'écrie :

Je cours le livrer à l'impression.

BERARDIER.

O ciel ! qu'allez-vous faire !

CAMILLE.

Mon devoir.

BERARDIER.

Écoutez !....

CAMILLE.

Non, non, laissez-moi.....

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE *seule.*

Camille ne revient pas !... Ah ! je suis d'une inquiétude !...

SCÈNE II.

LUCILE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Madame, le général Dillon demande la faveur de vous présenter ses respects.

LUCILE, à part.

Ciel, Dillon ! (*Haut.*) Faites entrer, Dominique. (*A part.*) Que peut-il me vouloir ?

SCÈNE III.

LUCILE, DILLON.

DILLON.

Madame, vous avez droit de vous étonner de ma visite, d'après la promesse que je vous fis de ne vous revoir jamais lorsqu'un autre reçut votre main.

LUCILE.

Monsieur.....

DILLON.

Mais ma sœur, qui a émigré en Angleterre, vient d'y contracter un mariage aussi convenable que brillant avec lord Exwellsey membre du Parlement. Elle a voulu que ce fût par moi que sa meilleure amie apprît cette nouvelle.

LUCILE.

En effet j'en éprouve un véritable plaisir : cette chère Elisabeth est mariée?

DILLON.

Oui, madame, et selon tous les vœux de son cœur. C'est du moins un adoucissement à mes maux que de voir cette sœur, qui m'est si chère, goûter un bonheur que je ne connaîtrai jamais.

LUCILE.

Et pourquoi donc, monsieur Dillon?

DILLON.

C'est vous qui me le demandez, Lucile, vous! dont les charmes, les vertus, dont le caractère noble, élevé, mélange indéfinissable de grâce, de douceur..... et d'insensibilité, ont fait naître dans mon cœur une passion qui ne s'éteindra qu'avec ma vie?

LUCILE, avec douceur et grâce.

Monsieur Dillon, je puis pardonner à votre sœur, que je chéris autant que vous l'aimez, de vous avoir fait manquer à une partie de la promesse que vous aviez faite; mais votre honneur et le mien vous commandent de ne plus parler d'un amour que je ne puis partager.

DILLON.

Il est vrai; je ne venais point vous entretenir de cet amour malheureux; obsédé d'un triste pressentiment, j'ai voulu vous revoir avant qu'une lutte terrible engagée avec mes ennemis...

LUCILE.

Vous, des ennemis, monsieur Dillon!

DILLON.

Vous le savez, plus guerrier que politique, ne pouvant ni résister à l'attrait de la gloire militaire, ni supporter le gouvernement pour lequel je combattais; agité par la haine d'une invasion étrangère et par la douleur de voir la monarchie ren-

versée; il devenait impossible que ma conduite ne se ressentît pas de la contradiction de mes principes et de mes sentimens qui me dominaient tour à tour; mais cette manifestation de mes sentimens n'a éclaté que dans mes discours.

Chargé du commandement d'un corps d'armée en Champagne, j'ai battu les Prussiens, et pour reconnaître ce service, la Convention nationale m'a intimé l'ordre de venir à Paris rendre compte de ma conduite. J'ai déjà vu quelques amis de ces fiers despotes de la France, et je prévois qu'ils n'auront guère de considération pour un général qui a servi loyalement, puisqu'ils n'en ont point pour leurs collègues; et que les noms de Danton, de Camille-Desmoulins, unis à celui de Dumouriez, paraissent déjà voués à la proscription....

LUCILE.

Ciel! que dites-vous?

DILLON.

La vérité, et c'est surtout pour cela que je voulais vous voir.

LUCILE.

Camille! républicain si franc et si pur!

DILLON.

Oui, je sais qu'il les porte au fond du cœur ces maximes exaltées qui vous ont unis l'un l'autre, comme sont aussi gravés d'une manière ineffaçable dans mon ame le respect et l'amour de la royauté. C'est peut-être à ces principes que j'ai dû votre froideur pour moi. Ah! s'ils m'ont donné la force de supporter le malheur de n'avoir pu vous plaire, ils me donneront encore le courage de mépriser la mort que me préparent nos tyrans.

LUCILE.

Mais pensez-vous qu'un danger réel menace Camille ainsi que vous?

DILLON.

Eh! n'est-ce pas toujours par de sourdes calomnies qu'ils se préparent à fondre sur leur proie?

LUCILE.

Ah! vous me faites frémir!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Madame, ce membre de la Convention qui est venu quelquefois ici, et que M. Camille-Desmoulins appelle, je crois... le capucin, désire vous parler; il est là, et dit qu'il a quelque chose de très-important à vous communiquer.

LUCILE.

Ciel! d'après les soupçons qui planent sur mon mari, si cet homme vous voit ici vous courez les plus grands dangers; je n'ose cependant refuser de le recevoir; il est capable de se livrer aux plus infâmes interprétations.

DILLON.

Eh bien, je me retire.

LUCILE.

Mais il vous verra, vous reconnaîtra peut-être.... oserai-je vous prier d'attendre un instant dans ce cabinet jusqu'à ce qu'il soit sorti?

DILLON.

Volontiers.

(Dillon entre dans le cabinet de droite et Chabot est introduit.)

SCÈNE V.

CHABOT, LUCILE.

CHABOT.

Salut et fraternité, charmante Lucile.

LUCILE.

Je te salue, citoyen député.

CHABOT.

Oui, c'est ma qualité, mais je ne viens point comme ambassadeur de la Convention près de toi, et la dignité froide que tu me montres est en contradiction avec les charmes de toute ta personne. Voudrais-tu ressembler à la déesse de la raison, à la nouvelle divinité que j'ai fait décréter et dont on va célébrer les fêtes à Notre-Dame?

LUCILE.

Tu es venu sans doute pour parler au citoyen Camille-Desmoulins ? il est sorti.

CHABÓT.

Je le sais.

LUCILE. (Fausse sortie.)

Permets donc.....

CHABOT.

Ecoute-moi. Je vois que la déesse de la raison s'effraie d'entendre parler le langage de l'amour, eh bien, je vais parler celui du législateur. Dans une république, les femmes comme toi sont faites pour le comprendre. Nous allons faire passer à la Convention une loi que réclame la société régénérée, une loi indispensable pour favoriser le divorce. Que penses-tu de cela ?

LUCILE.

Qu'une telle loi ne peut être décrétée que par des législateurs sans conscience, sans pudeur; et qu'elle est faite pour déconsidérer tous ceux qui la voteront.

CHABOT.

Oh ! c'est prendre la chose beaucoup trop au sérieux. Les tyrans qui nous ont précédés nous ont assez accablés de lois oppressives, il est temps d'en créer de plus douces pour le bonheur de l'humanité : c'est de la philanthropie, ou je ne m'y connais pas.

LUCILE, à part.

Quelle immoralité révoltante !

CHABOT.

Mais il ne s'agit pas seulement de proposer des lois agréables, il faut que ceux qui les font en soient récompensés; et puisque eux seuls ont le droit de voter ces récompenses, ils auraient tort de ne pas user de ce droit. Ecoute, j'ai en toi une confiance entière, et je suis si convaincu de ta supériorité sur toutes les autres femmes, que je veux te demander un conseil; la chose d'ailleurs t'intéresse beaucoup toi-même.

LUCILE.

Parle.

CHABOT.

Fabre d'Eglantines, Bazire et moi avons été chargés par la Convention de faire rentrer huit millions que la compagnie

des Indes devait au trésor public. Cette pauvre compagnie qui ne pouvait se liquider de suite, nous a prié d'accepter chacun cinq cent mille francs pour ajourner le paiement.

LUCILE.

Eh mais, n'est-ce point par un décret que vous avez été chargés spécialement de cette importante mission ?

CHABOT.

Sans doute : il a fallu même arranger ce diable de décret par.... une petite modification....

LUCILE.

O ciel ! le falsifier peut-être.

CHABOT.

Oh presque rien, une légère altération dans la date... Cela ne s'apercevra pas : nos chers confrères sont tellement occupés d'ailleurs de leurs inextricables affaires des quatorze armées qu'ils ont sur les bras.... au reste, que ne ferait-on pas pour plaire à une femme qu'on idolâtre ? et je me suis dit : en déposant à ses pieds cinq cent mille francs ; en réformant pour elle la législation sur le mariage ; en lui offrant ma main et mon cœur, j'attendrirai sans doute la belle Lucile.

SCÈNE VI.

LUCILE, CHABOT, CAMILLE, *qui a paru sur les dernières phrases dites par Chabot.*

LUCILE.

Est-ce bien à moi que ce discours s'adresse ? à la femme de Camille-Desmoulins ?

CHABOT.

Oui, à toi, que j'aime au-delà de toute expression !

(Camille-Desmoulins fait quelque bruit comme s'il rentrait à l'instant.)

LUCILE.

Ah ! te voilà, mon ami, qu'il me tardait de te revoir !

CAMILLE.

Laisse-nous, ma bonne amie : j'ai à m'entretenir avec Chabot.

CHABOT, à part.

Aurait-il entendu!.....

CAMILLE.

Laisse-nous un moment seuls, je t'en prie.

LUCILE.

Mais.....

CAMILLE.

Je te rejoins à l'instant.

(Après avoir regardé avec inquiètude le cabinet où est Dillon, Lucile rentre dans le cabinet opposé où est son fils, en jetant un regard de mépris sur Chabot.)

SCÈNE VII.

CAMILLE, CHABOT.

CHABOT.

Sais-tu bien qu'avec ta tête chaude de franc Picard, tu t'exposes chaque jour davantage. Comment! parler sans cesse dans ton journal de douceur, de clémence, quand la république est menacée sur tous les points! J'ai entendu parler de ton modérantisme, et l'amitié que j'ai pour toi....

CAMILLE.

Je viens de voir Fabre-d'Eglantines.

CHABOT.

Eh bien, t'a-t-il parlé des dangers que tu cours?

CAMILLE.

Sais-tu que sa comédie du *Philinte de Molière* est un chef-d'œuvre?

CHABOT.

Quel rapport cette comédie a-t-elle?....

CAMILLE.

Le voici: je veux, ainsi qu'il a fait la suite du *Misanthrope*, faire celle du *Tartufe*.

CHABOT.

Au diable soit ta littérature! il est bien question de faire des comédies maintenant que la tragédie court les rues.

CAMILLE.

N'importe, je n'en persiste pas moins à peindre, à flétrir un hypocrite.

CHABOT.

Des hypocrites? de notre temps il n'y en a plus.

CAMILLE.

Je compte pourtant sur toi pour en démasquer un et le punir.

CHABOT.

C'est donc un tartufe politique ?

CAMILLE.

Précisément ; il réunit ce vice à celui d'être le plus immoral de tous les hommes.

CHABOT.

Où diable trouver un aussi aimable personnage ?

CAMILLE.

Je n'irai pas le chercher bien loin, car il est devant mes yeux.

CHABOT.

Quelle est cette mauvaise plaisanterie, Camille ?

CAMILLE.

Cette plaisanterie consiste à faire connaître à tout Paris un capucin défroqué qui ose se faire un jeu d'outrager de son insolent amour une femme vertueuse.

CHABOT.

Est-ce à moi que s'adressent ces paroles ?

CAMILLE.

Oui.

CHABOT.

Quoi ! lorsque je venais pour t'associer à une opération de finances dont le résultat superbe.....

CAMILLE.

C'en est assez !.... le Luxembourg est à deux pas ; nous allons le traverser, et là, le sort décidera lequel de nous deux doit brûler la cervelle à l'autre.

CHABOT.

Eh quoi ! pour une bagatelle ?

CAMILLE.

Oserais-tu refuser la juste satisfaction que te demande un homme d'honneur outragé dans ce qu'il a de plus cher ?

CHABOT.

Oui, sans doute, lorsqu'aussi aveugle qu'emporté....

CAMILLE.

Eh bien donc, choisis à l'instant de sortir par cette fenêtre, ou d'être accompagné jusqu'au bas de l'escalier de cette manière.

(Il prend une canne.)

CHABOT.

N'approche pas, ou par cette légitime défense je saurai bien t'arrêter.

(Il tire un pistolet de sa poche et l'oppose à Camille-Desmoulins qui s'écrie :)

CAMILLE.

Lâche ! penses-tu m'intimider ?

(Il s'avance sur lui la canne levée : Chabot, reculant, décharge son pistolet sur Camille et le manque. Aussitôt madame Desmoulins paraît sur la porte du cabinet de gauche en jetant un cri : et Dillon s'élançant en même temps du cabinet opposé se met entre Camille et Chabot.)

SCÈNE VIII.

CAMILLE-DESMOULINS, CHABOT, LUCILE, DILLON.

CAMILLE.

Que vois-je ! Dillon chez moi ?

LUCILE.

Mon ami !....

DILLON.

Vous saurez.....

CAMILLE, ayant saisi un pistolet dans son bureau dit froidement à Chabot.

Mal visé : c'est tirer le pistolet comme un capucin. Je suis en droit d'user de représailles ; mais tu n'es pas digne de mourir de la main d'un honnête homme. Sors, misérable ! et songe à ne jamais te représenter ici.

(Il jette le pistolet sur son bureau.)

CHABOT, à part.

Le général Dillon chez Camille, et caché ! je puis les perdre l'un par l'autre : ma vengeance est assurée.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CAMILLE-DESMOULINS, LUCILE, DILLON.

CAMILLE.

M'apprendrez-vous, général, la cause de votre retraite dans ce cabinet ?

DILLON.

Rien de plus simple. Dénoncé à la Convention et mandé par elle pour rendre compte du corps d'armée qu'on m'a confié, j'arrive ce matin à Paris et j'apprends que votre voix seule s'est fait entendre en ma faveur à la tribune nationale en plai-

dant généreusement ma cause. J'étais venu vous en remercier.

LUCILE.

Oui, mon ami, et c'est moi qui ai prié monsieur de passer dans ce cabinet lorsque l'odieux Chabot s'est fait annoncer. Je craignais pour toi les interprétations qu'il aurait pu tirer de la présence du général ici, et la prudence....

CAMILLE.

Vous a fait commettre une inconvenance à laquelle monsieur n'aurait pas dû se prêter.

DILLON.

Ah! pouvez-vous nous blâmer d'une démarche que la crainte seule de vous compromettre a inspirée? Une ame aussi pure, aussi élevée que la sienne ne vous est-elle pas assez connue? Votre cœur noble et généreux n'est-il pas fait pour l'apprécier? Eh bien, j'ose me croire digne de vous deux; j'ose vous dire que je l'aimai, mais d'un amour pur que sa vertu sut élever. D'après un tel aveu, me confondez-vous avec l'homme qui vient de sortir? voulez-vous me forcer à défendre ma vie contre la vôtre? Eh!... je la quitterais volontiers si je n'espérais en consacrer le reste à une cause sacrée que vous êtes digne de servir avec moi.

CAMILLE.

Comment, que voulez-vous dire? quelle est cette cause?

DILLON.

Celle d'un enfant auguste et malheureux qui languit captif au Temple, et sur qui l'on exerce une tyrannie révoltante.

CAMILLE.

Général!...

DILLON.

De cet enfant qui ne peut être responsable des erreurs d'une cour aveugle; de cet enfant que nous pourrions arracher aux tortures qu'on lui fait subir, pour le replacer sur le trône de ses pères où l'appellent tous les vœux, ses droits et sa naissance.

CAMILLE.

Général Arthur Dillon! il faut que vous comptiez beaucoup sur les lois de l'hospitalité pour oser me tenir un pareil langage. Oubliez-vous que Camille-Dumoulins est député à la

Convention nationale? qu'il a juré haine à la tyrannie, au despotisme?...

DILLON.

Je sais que Camille-Desmoulins est sensible et bon; qu'il gémit des maux affreux qui pèsent sur sa patrie; que sa plume éloquente cherche, mais en vain, à réveiller l'humanité dans les cœurs de bronze qui, tourmentés du vertige de la destruction, s'apprêtent à le sacrifier lui-même à leur pouvoir d'un moment. Chaque jour le voit se renouveler ce cruel spectacle! la faux de l'anarchie se balance sur vos têtes, et c'est à qui sera le plus prompt à la faire tomber!

CAMILLE.

Eh qu'importe! ce moyen de sortir de la vie est aussi beau maintenant que celui de mourir sur un champ de bataille; il s'ennoblit chaque jour. N'est-il pas glorieux d'expier ainsi la mission de vérité qu'on s'est donnée! Ah! j'ose le dire, dans les graves circonstances où nous sommes, je me repens d'avoir joué ma vie contre celle de cet infâme Chabot. J'allais, il n'y a qu'un instant, vous faire la même proposition; et cependant le duel n'est selon moi qu'une triste extravagance enfantée par le plus sot orgueil.

LUCILE.

Ah! mon ami, quel mélange de terreur et d'admiration tu fais naître dans mon cœur, et combien je suis fière de t'appartenir!

DILLON.

J'avoue que des hommes animés de pareils sentimens peuvent accomplir les plus grandes choses. Mais, Monsieur, il est aussi des royalistes intrépides et dévoués, capables de surmonter tous les obstacles.

CAMILLE.

Ce n'est point ici qu'ils devraient s'en vanter.

DILLON.

Eh quoi! faut-il que je perde l'espoir de vous conquérir à la plus juste des causes? Tous les rois de l'Europe ont juré de la soutenir.

CAMILLE.

Nous les avons déjà repoussés sur tous les points, et vous-même y avez glorieusement contribué.

DILLON.

Sans doute, il est beau de combattre pour la gloire de la France, cependant on est forcé de reconnaître que les Autrichiens usant de douceur....

CAMILLE.

Oui! l'aîné de mes frères est tombé sous leurs coups au siège de Maëstricht.

DILLON.

Les Vendéens révoltés....

CAMILLE.

Mon frère le jeune marche contre eux et les combat en ce moment.

DILLON.

Ils sauront seuls relever le trône.

CAMILLE.

Ils subiront la république, et, s'il le faut aussi, que mon sang arrose et vivifie l'arbre sacré de la liberté.

DILLON.

La liberté ! Mais elle s'est réfugiée dans les camps, et nous, soldats, nous seuls savons la servir. Ah ! Camille-Desmoulins, je vous estime et vous plains d'un héroïsme inutile.

CAMILLE.

Ce sont ceux qui placent la patrie à la suite d'un roi qu'il faut plaindre; mais ils se courberont sous la volonté de fer des représentans d'une nation grande, forte et généreuse.

DILLON.

Pour moi, je ne viens point, victime obéissante, suivre à l'échafaud Custines et le brave duc de Biron. Accompagné d'officiers, d'amis, de soldats dévoués, je puis, si ma perte est jurée d'avance par ces hommes implacables, renverser leur puissance éphémère, redoutée seulement des âmes pusillanimes, et reconstituer un pouvoir qui ne relève que de Dieu seul.

CAMILLE.

Je vous répète, général Dillon, que je suis du nombre de ces hommes que vous bravez avec aussi peu de justice que de

prudence, et que ce n'était point de telles opinions que je prétendais justifier lorsque je pris votre défense à la Convention nationale : c'est vous dire assez qu'un pareil entretien est peu convenable entre nous.

DILLON, avec dignité.

Adieu donc, monsieur.

CAMILLE.

Recevez mes salutations, général.

DILLON.

Madame, agréez mes humbles respects.

(Madame Desmoulins le salue profondément.)

SCÈNE X.

CAMILLE-DESMOULINS, LUCILE.

CAMILLE.

Je l'ai blessé; mais la hardiesse de ses opinions se manifeste aussi avec trop d'imprudence, et cependant on ne peut refuser son estime à cette franchise, à cette audace chevaleresque.

LUCILE.

Ah ! mon ami, cette franchise le perdra.

CAMILLE, pensif.

Cette conviction intime et profonde qui caractérise ses paroles.... Ah! Lucile, où donc est la vérité politique?... Mon cœur est navré !... Agité d'une vague inquiétude, j'avais porté mes pas vers ce tribunal dont l'activité dévorante pèse sur toutes les opinions; j'en vois sortir Barnave, qu'on venait de condamner; en m'apercevant il me dit avec un accent qui a brisé mon cœur : « Camille, tu ne peux m'en vouloir; nous » avons, dès le commencement, servi la même cause; je fais » des vœux sincères pour que tu n'en sois pas victime ainsi » que moi. » Puis, les yeux levés vers le ciel et frappant la terre du pied, il ajoute : « L'échafaud ! voilà donc le prix de » tout ce que j'ai fait pour la liberté! l'échafaud ! »

LUCILE.

Eh quoi! l'éloquent Barnave aussi?

CAMILLE.

En ce moment il a vécu sans doute.... Mais que vient nous annoncer Hérault-de-Séchelles ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, HÉRAULT-DE-SÉCHELLES.

HERAULT.

Ah! mon ami, l'orage gronde sur nous. Un juré du tribunal révolutionnaire a dénoncé ton journal à la Société des Cordeliers, comme provoquant le renversement de la république. Un homme injustement prévenu d'émigration me fait supplier d'aller le voir dans sa prison, j'y vais, et, pour ce seul fait, je suis accusé d'entretenir des relations avec les émigrés. Ah! Camille, nos pleurs, tes regrets déchirans en voyant périr les girondins étaient-ils le présage du sort qui nous attend? Oui, tu l'as dit : *Les dieux, les dieux cruels ont soif!*

CAMILLE.

Et Danton, que fait-il ?

HERAULT.

Je ne sais.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; WESTERMANN.

WESTERMANN.

God ferdom ! ténoncé à la société des chacopins, moi; et comme in conspirater royaliste, moi !

CAMILLE.

Eh quoi! le brave Westermann aussi ?

WESTERMANN.

Comme tu fois, mon cher Témoulins. J'arrife té la Fendée, où ton paufre frère le cheune il est tompé dans les mains des prêtres et des paysans répelles.

CAMILLE.

Dieu!... mort?... Les monstres!

(Moment de silence.)

WESTERMANN.

Il foulait, ce paufre cheune homme, apattre l'hytre de la royauté et ti fanatisme, et plis héré qué moi il a succompé gloriésment tans cette nople prochet.

HERAULT.

Mais, enfin, Westermann, que te reproche-t-on?

WESTERMANN.

Qué sais-che! ils parlent tus t'un appé nommé d'Espagnac qui a tilapité l'archant de la répiblique. Che puis churer qué chamais je n'ai vu cet appé... pas plis qué l'archant de la répiblique; moi qui ai, d'áillers, apporté à la parre de la Convention les tépouilles de marquisses et d'éfêques; moi qui ai prûlé les châteaux des repelles Lescure et Larochejacquelein, je fous témante si je me rais conspirater afec in appé. C'est ein peu fort!

CAMILLE.

Qu'importe à nos ennemis! Les accusations les plus absurdes comme les plus invraisemblables leur suffisent.

SCÈNE XIII.

Les précédens, PHILIPPEAUX.

PHILIPPEAUX.

Ah! mes amis, nous sommes tous perdus!

HERAULT.

Que dis-tu?

PHILIPPEAUX.

La vérité. Ma philippique sur la Vendée, ton journal, Camille! voilà, voilà notre crime. Ces écrits brûlent ceux qui les touchent, et chacun redoute d'être arrêté comme suspect d'avoir lu!....

CAMILLE.

Les lâches!.... Et Danton, Danton! que fait-il?

PHILIPPEAUX.

Danton semble vouloir ne plus s'occuper de rien.

HERAULT.

Il ne sait donc pas que la mort s'occupe de lui!

WESTERMANN.

Moi Westermann, qui me suis batti aussi pien qué lorsqué jé n'étais qué simple hissard!

PHILIPPEAUX.

Ah! te voilà, Alsacien obstiné? Tu te serais mieux battu, sur mon ame, si tu avais écouté, ainsi que les généraux qui te secondaient dans la Vendée, mes justes représentations, et nous ne serions point où nous en sommes.

WESTERMANN.

C'est toi pien plitôt afec tes plans et tes afis déplacés....

PHILIPPEAUX.

Tais-toi, général ignorant, soldat stupide!

WESTERMANN.

Mille tonnerre!....

CAMILLE.

Eh quoi! mes amis, est-ce donc le moment d'élever de pareilles prétentions et de vous quereller? Ne devons-nous pas plutôt nous réunir contre le danger qui nous menace?

HÉRAULT.

Oui, sans doute!

WESTERMANN.

Pien dit.

PHILIPPEAUX.

J'y consens.

CAMILLE.

Mais, que peut faire Danton en ce moment fatal

HÉRAULT.

Ah! le voici!

SCÈNE XIV.

Les précédens, DANTON (*il s'avance nonchalamment et va s'asseoir d'un côté du théâtre; tandis que ses amis se rangent autour de lui, madame Desmoulins s'assied du côté opposé, et, sa tête appuyée sur sa main, se livre a une profonde méditation*).

DANTON.

Eh bien, mes amis!

CAMILLE.

Tu sais?

DANTON.

Oui.

CAMILLE.

Que vas-tu faire ?

DANTON.

Rien.

TOUS.

Rien !

DANTON.

Non.

PHILIPPEAUX.

Quoi ! tu déserterais notre cause ?

DANTON.

Je ne la déserte point, puisque je vais mourir avec vous.

HERAULT.

Mais enfin....

DANTON.

Je suis décidé : j'aime mieux être guillotiné que guillotineur... Qu'ai-je à désirer sur la terre ?... J'ai une femme que j'adore; j'ai donné deux enfans mâles à la république; j'ai fait des lois, des traités; j'ai voulu le bonheur du peuple. Eh bien ! que chacun ait rempli sa tâche de même à quarante-quatre ans, et les choses iront bien.

PHILIPPEAUX.

Eh quoi ! tu laisseras Robespierre....

DANTON.

Robespierre est encore le moins scélérat de la bande.... Il veut régner.... Il se trompe, il ne régnera pas.

PHILIPPEAUX.

Il veut te perdre.

DANTON.

Tant pis : j'ai fait mon devoir envers la patrie; ce que je ferais de plus serait pour moi; je ne serai jamais le chef d'une faction.

HERAULT.

Ce ne serait pas l'être.

DANTON.

Ce serait l'être que de défendre ma vie; elle n'en vaut pas la peine; l'humanité m'ennuie.

HERAULT.

Les membres du Comité soutiennent Robespierre.

DANTON.

Ils le dévoreront.

PHILIPPEAUX.

Ils cherchent ta mort.

DANTON, se levant avec colère.

Eh bien! si jamais Saint-Just, si Robespierre!..... Ils seront exécrés comme des tyrans; on rasera la maison de Robespierre, on y sèmera du sel, on y plantera un poteau exécrable à la vengeance du crime. (*S'attendrissant par degrés.*) Mais.... nos amis diront de nous, Camille, que nous avons été bons pères, bons citoyens, époux, amis fidèles; ils ne nous oublieront pas.....

PHILIPPEAUX.

Mais ceux qui sont partis, au moins....

DANTON.

Sont des infâmes..... (*Tournant sa bouche et relevant sa lèvre balafrée avec dédain et colère.*) Partir! est-ce qu'on emporte sa patrie à la semelle de son soulier? Non! je reste. Si ma tête doit tomber..... l'exécuteur la montrera au peuple; elle en vaut la peine, car c'est de là (*se frappant le front*), comme du front de Jupiter, que la révolution est sortie toute armée.

(Madame Desmoulins, qui est restée assise pendant la scène de Danton, se lève vivement.)

LUCILE.

Eh quoi! une indigne terreur vous frappe tous! L'éloquent Hérault-de-Séchelles, le formidable Danton, si puissant par sa parole, Westermann, qui s'élance avec intrépidité sur les baïonnettes ennemies, sont frappés de découragement et de stupeur! Si la révolution vous dévore tous, ainsi que vous l'a si bien prédit Vergniaud, devez-vous vous pousser l'un l'autre dans le gouffre? Et toi, mon Camille, tu as trop long-temps écouté les conseils de ces amis, ne suis plus que les inspirations de ton âme vraiment républicaine. Rappelle-toi ce jour où tu provoquas la chute de la Bastille; ce fut l'aurore de la liberté. Ne pense, n'agis donc plus que pour elle, pour ton pays, et, s'il te méconnaît, ta femme, ta Lucile te consolera, te soutiendra, et saura mourir avec toi s'il le faut.

DANTON.

Tes accens ont retenti dans cette âme engourdie, jeune

femme. En effet, est-ce donc au lion à succomber sous la fureur du tigre? et parce qu'il dort, se confiant dans sa force, on le croit abattu!... Eh bien! le lion se réveille; ils vont l'entendre rugir. Viens, Camille; venez, mes amis; la tempête se prépare? elle gronde? faisons la taire! Allons aux Jacobins. Cette voix tonnante peut encore dominer les orages, réduire au silence nos infâmes accusateurs et les écraser.

CAMILLE.

Oui, Danton, je te suis; je soufflerai sur Robespierre; son orgueil intraitable m'est connu depuis long-temps; je renverserai son échafaudage de gloire et de postérité!

PHILIPPEAUX.

Je peindrai les fureurs de l'infâme Carrier, son agent dans la Vendée!

HERAULT.

Je flétrirai son odieuse police!

WESTERMANN, montrant son sabre.

Moi, foilà mes arcumens.

DANTON.

Nous n'en sommes pas encore à l'éloquence du sabre, Westermann; viens avec nous, et tu verras que la parole a autant de puissance que les baïonnettes.

LUCILE.

O Camille! du combat que tu vas livrer avec tes amis dépendent ta vie, la mienne et celle de ton fils, de notre cher Horace.

(Elle montre le cabinet où est le berceau de son fils.)

CAMILLE.

Allons, mes amis!

TOUS.

Allons! allons!

(Ils sortent tous vivement, en se tenant sous le bras l'un de l'autre, et Lucile rentre dans le cabinet où est son fils.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIERE.

BERARDIER, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, sortant de la chambre à droite, qu'il referme avec précaution après y avoir jeté un coup d'œil.

Elle dort ! ne faisons pas de bruit !

BERARDIER, entrant par le fond.

Dominique !

DOMINIQUE.

Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé ?

BERARDIER.

Eh bien ! que s'est-il passé pendant mon absence ?

DOMINIQUE.

Ah ! monsieur, ne m'en parlez pas; malgré toutes vos recommandations, madame n'a pu résister à son inquiétude ; elle est allée aux jacobins, où monsieur Camille et ses amis ont été dénoncés par ce misérable Chabot, qui n'a pas craint de demander leur expulsion.

BERARDIER.

Je le sais.

DOMINIQUE.

Décrétés d'accusation, ils ont été arrêtés en sortant du club ; madame était là.... jugez de son désespoir.... on l'a rapportée sans connaissance, et depuis, ça n'a fait qu'augmenter; la fièvre, le délire, c'était effrayant à voir ; cependant elle a fini par s'endormir, et monsieur Cabanis qui sort d'ici a bien recommandé d'éviter tout ce qui pourrait lui rappeler son mal.

BERARDIER.

Pauvre femme !

DOMINIQUE.

Mais vous, monsieur, qui venez du dehors, que se passe-t-il donc ?

BERARDIER.

La plus vive agitation règne dans Paris.... une émeute a éclaté; le peuple soulevé par le général Dillon s'est porté sur les jacobins, et à la faveur du tumulte, plusieurs des accusés sont parvenus à s'évader.

DOMINIQUE.

Il serait vrai !... O mon Dieu ! il est donc encore quelque espoir !

(On entend du bruit.)

BERARDIER.

Qui vient là ?

DOMINIQUE, courant à la porte.

Le général Dillon !

BERARDIER.

Dillon !

SCÈNE II.

Les mêmes, DILLON.

DILLON.

Nous avions forcé toute résistance : enlevés, placés au milieu de nous, les prisonniers fuyaient, quand soudain accourt Hanriot à la tête d'un détachement. Vainement j'en appelle aux plus hardis, chacun tremble, les groupes se dispersent, et les prisonniers abandonnés ne tardent pas à retomber au pouvoir des soldats qui les enveloppent.

BERARDIER.

Et Camille ?

DILLON.

Sauvé !... sa vie était la mienne, et j'ai su la protéger...

BERARDIER.

Sa retraite ?

DILLON.

La maison d'un de mes amis, où il sera en sûreté jusqu'à ce soir, et ce soir il partira.

BERARDIER.

Mais comment sortir de Paris ?

DILLON.

A la faveur d'un déguisement.

BERARDIER.

Où aller ?

DILLON.

En pays étranger..., où il voudra enfin... Sa femme ira le rejoindre avec son fils.

BERARDIER.

Et ne pouvoir lui annoncer tant de bonheur !

DILLON.

Que dites-vous ?

BERARDIER.

En ce moment son état est tel que la moindre secousse lui serait fatale.

DILLON.

Lucile, Lucile en danger !

BERARDIER.

La guérison sera prompte, dès que la cause du mal n'existera plus.... Hâtons-nous donc de mettre fin à son malheur, et ne songeons qu'au salut de Camille.

DILLON.

Oui, oui, vous avez raison... et d'abord ayez soin que deux chevaux sellés se trouvent ce soir, à huit heures, à la barrière du Maine, un pour lui, l'autre pour son guide.

DOMINIQUE.

Je m'en charge et je cours....

BERARDIER.

Tiens, prends cet or, tu en auras besoin.

DILLON.

Ah ! j'oubliais.....

BERARDIER, *vivement.*

Dominique !

DILLON.

Non, non, j'ai changé d'idée... le reste me regarde.

DOMINIQUE, *avec transport.*

Mon maître ! mon bon maître !...

(Il sort en refermant soigneusement la porte.)

SCÈNE III.

BERARDIER, DILLON.

BERARDIER.

Ah! monsieur le comte, quelle noble conduite!

DILLON.

Epargnez-moi les éloges, monsieur, qu'ai-je donc fait de si héroïque? j'ai exposé ma vie, mais vingt fois je l'avais fait avant et dans des circonstances moins graves.... J'ai juré à Lucile de lui conserver son époux.... et je tiendrai mon serment.

BERARDIER.

Avec quels transports de joie et de reconnaissance ne vous nommeront-ils pas leur ami, leur bienfaitenr, lorsque réunis sur la terre étrangère avec vous....

DILLON.

Oh! jamais, monsieur, jamais je ne quitterai la France.

BERARDIER.

Qu'entends-je!

DILLON.

Pourquoi vous en étonner? vous non plus, vous n'avez pas voulu la quitter.

BERARDIER.

C'est que moi je suis vieux, et qu'il m'est permis de marquer d'avance la place de ma tombe, tandis que vous, devant qui s'ouvre une longue carrière....

DILLON.

Non, non, je n'irai pas me traîner chez nos voisins et subir leur pitié. Apprenez qu'un grand coup sera frappé; depuis long-temps nous sapons sourdement l'édifice, la mine est creusée, la poudre y est, et j'y mettrai le feu. Avant huit jours l'explosion.

BERARDIER.

Avant huit jours!

DILLON.

Aujourd'hui même peut-être.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Le citoyen Fouquier-Tinville.

BERARDIER.

Fouquier-Tinville !

DILLON.

L'accusateur public !

SCÈNE IV.

Les mêmes, FOUQUIER.

FOUQUIER.

Bonjour, citoyen Bérardier; car, si je ne me trompe, c'est au précepteur de Camille-Desmoulins que je parle ?

BERARDIER.

Bonjour, citoyen accusateur.

FOUQUIER.

Ah ! ah ! tu n'es pas seul ?

BERARDIER.

Non, comme vous voyez. (*A part.*) Je tremble !

FOUQUIER, à part.

Dillon !

DILLON, à part.

Serais-je découvert ?

FOUQUIER, à part.

Ne nous trahissons pas.

BERARDIER.

Pourrais-je savoir quel motif vous amène ?

FOUQUIER.

Un motif important et que je ne puis confier qu'à toi. Quel est cet étranger ?

BERARDIER.

Un homme sûr et dont je réponds; cependant, si vous le souhaitez, il va s'éloigner.

(Dillon se lève vivement.)

FOUQUIER, l'arrêtant.

Non, non, demeure. (*A Bérardier.*) Du moment que tu m'en réponds.

BERARDIER.

Comme de moi-même.

FOUQUIER.

La tâche rigoureuse que m'impose ma charge va commencer; mais avant il en est une autre bien douce à remplir, et celle-là je m'en acquitterai avec empressement, avec bonheur : je viens dans l'intérêt de Camille.

BERARDIER.

Que dites-vous ?

DILLON, à part.

C'est un piège !

FOUQUIER.

Mes amis, ne voyez plus en moi le magistrat inexorable, mais le confident, l'interprète de Robespierre, car c'est lui qui m'envoie; Maximilien gémit au fond du cœur sur l'ami qu'il craint de perdre.

BERARDIER.

Maximilien aurait donné quelques larmes aux infortunes de son frère, de son camarade d'enfance ?...

FOUQUIER.

Il a fait plus, il a résolu de ne pas laisser échapper l'occasion qui se présente de concilier ses affections avec son devoir; je vous le répète, je viens prendre avec vous des mesures définitives pour le salut de Camille.

BERARDIER.

Il serait vrai !

FOUQUIER.

Sans trahir la cause de la république, il est facile de favoriser son évasion.

BERARDIER.

Et vous consentiriez ?...

FOUQUIER.

Le temps presse.... hâtons-nous donc de nous concerter; et d'abord apprenez-moi le lieu de sa retraite.

DILLON.

Quelle imprudence !

(Il frappe violemment du pied.)

FOUQUIER.

Eh bien, citoyen ?

BERARDIER.

La démarche que vous avez faite mérite toute notre admiration, toute notre reconnaissance : quant à moi, vous m'en voyez pénétré, mais trouvez bon que je n'en dise pas davantage.

DILLON.

Camille-Desmoulins se fera un véritable plaisir de rassurer Robespierre sur son compte dès qu'il sera hors de danger.

FOUQUIER, à part.

Il m'échappe ! (*Haut.*) Ainsi l'on refuse de s'expliquer ?

BERARDIER.

L'honneur me le défend.

FOUQUIER.

Et moi le salut de la république m'enjoint de vous intimer à l'instant l'ordre de livrer Camille-Desmoulins, traître à la patrie et rebelle à la justice.

DILLON.

A la bonne heure ! je te reconnais, Fouquier-Tinville !

FOUQUIER.

Et moi aussi je te reconnais, Arthur Dillon !

BERARDIER.

Livrer Camille-Desmoulins, mon ami, mon élève, mon fils ! Et vous avez mêlé le mensonge à l'atrocité, et vous n'avez pas craint de vous servir du nom de Robespierre pour déguiser vos infâmes projets !

FOUQUIER.

Tu oublies que tu parles à l'accusateur public !

BERARDIER.

Et pourquoi ne l'oublierais-je pas lorsque l'accusateur public lui-même se transforme en agent subalterne en vil suppôt de police ? Si vous étiez sur votre siége, je vous respecterais, vous êtes ici chez Camille-Desmoulins, où vous vous êtes glissé comme un espion, et comme tel je ne vous dois que du mépris.

DILLON.

Ah! maître Fouquier, vous avez cru la victoire facile.

FOUQUIER, grinçant des dents.

Arthur Dillon !

DILLON.

Vite appelle tes sicaires ! Vite qu'on nous saisisse, qu'on nous immole ! mais non ,.... tu es seul, car tu hésites. Tiens, sors d'ici, sors à l'instant !

FOUQUIER.

Oui je sors... Mais tremblez !...

SCÈNE V.

DILLON, BÉRARDIER.

DILLON.

Eh! voilà les hommes que vous défendiez tout à l'heure, lorsque dans ma juste indignation...

BERARDIER.

Encore une fois, c'était la France que je défendais ; c'était son repos, sa tranquillité.

DILLON.

La terreur n'est-elle pas l'ouvrage de ces gens-là ?

BERARDIER.

Ils l'ont organisée, mais elle est moins leur ouvrage que celui des partis qui nous enveloppent et nous déchirent; mais le danger presse, et il est important de prendre une dernière résolution.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CAMILLE (*il entre précipitamment et dans le plus grand désordre*).

BERARDIER.

Que vois-je!

DILLON.

Camille!

CAMILLE, refermant vivement la porte.

Silence! silence! mes amis. (*Écoutant.*) Personne! ils auront perdu ma trace.

DILLON.

Que s'est-il donc passé ?

CAMILLE.

Nous sommes trahis!

DILLON.

Trahis!

BERARDIER.

Au nom du ciel! apprenez-nous...

CAMILLE, à Dillon.

J'étais dans ma retraite accablé de fatigue; tout à coup j'entends parler dans la chambre voisine; j'écoute, et ne tarde pas à reconnaître la voix de mon hôte causant vivement

avec un agent du comité de surveillance. L'infâme! il promettait de me livrer. Oh! alors, la fureur me possède, je m'élance; en vain il me dispute le passage, je le renverse et je franchis le seuil. Aussitôt, des cris, du tumulte : sans le désordre, sans la rapidité de ma fuite, sans la nuit qui commence, j'étais perdu.

BERARDIER.

Et c'est ici, dans cette maison, que vous croyez échapper à leurs poursuites ?

CAMILLE.

Eh! que m'importe ce que je deviendrai; mais mon fils!... mais ma femme!...

BERARDIER.

Elle est là dans cette chambre!

CAMILLE.

Je cours....

BERARDIER.

Arrêtez... Votre présence inattendue... le trouble... l'émotion...

CAMILLE.

Oui, vous avez raison..... (*D'une voix sombre.*) Pas encore.

DILLON.

Trahis!

BERARDIER, à Camille.

Tout peut se réparer; les préparatifs ont été faits pour votre évasion... Monsieur le comte, vous partirez avec lui.

DILLON.

Que je parte ?...

BERARDIER.

Celui qui fut capable de livrer un proscrit, n'a-t-il pu livrer vos secrets?

DILLON.

Et je partirais parce que le danger éclate!... et j'abandonnerais lâchement à Fouquier-Tinville tant d'hommes qui ont compté sur moi comme sur leur chef! Non! lorsqu'on est le premier à conspirer, on est aussi le premier à mourir; je connais mes droits.

CAMILLE.

Conspirer!...

DILLON.

Ce que vous avez refusé de faire avez moi, je l'ai fait sans vous.

BERARDIER.

Ah! renoncez à vos projets, fuyez.

DILLON.

Cet événement n'a fait que hâter ma résolution..... Cette nuit même le coup sera frappé.

CAMILLE.

Et vous espérez accomplir sans obstacles de pareils desseins?

DILLON.

Rien ne m'arrêtera.

CAMILLE.

Détrompez-vous... quand je devrais, pour sauver la république, porter ma tête aux bourreaux qui m'attendent...

DILLON.

Eh bien, courez donc me dénoncer!

BERARDIER.

Mes amis, mes bons amis! Eh quoi! c'est vous qui parlez ainsi?... de la colère, de la haine?...

CAMILLE.

Oui, vous avez raison..... Votre main, Dillon; ce sera la seule fois dans ma vie où mes vœux ne seront point d'accord avec les vôtres.

DILLON.

Vous aimez la république, et moi je la déteste..... A chacun sa pensée et ses actions.... mais à tous deux amitié.... éternelle... Adieu, Camille...

CAMILLE.

Embrassons-nous en frères.

DILLON.

Adieu! adieu!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CAMILLE, BERARDIER.

CAMILLE.

Moi! moi hors la loi!... l'échafaud!

BERARDIER.

Calmez-vous, l'espérance vous reste.

CAMILLE.

L'espérance ! Eh ! mon ami, c'est elle qui me tue. Des secousses, des terreurs continuelles, et l'ame ne serait point brisée ! et dans son désespoir on ne regretterait point le poignard de Valazé !

BERARDIER.

Qu'osez-vous dire ?

CAMILLE.

Lui du moins il mourut en présence des juges assassins qui l'avaient condamné ! Son sang rejaillit jusqu'à eux, et s'il souffrit ce ne fut qu'un instant.

BERARDIER.

Quoi ! vous auriez la pensée ?...

CAMILLE.

Non..... mais je ne supporterai pas plus long-temps mes angoisses ; je reverrai ma femme, mon fils, je les embrasserai encore une fois, me suis-je dit, et j'irai ensuite réclamer ma part de supplice et de mort.

BERARDIER.

Lorsqu'une pareille résolution vous vint, vous ignoriez les moyens de salut qui vous sont offerts.

CAMILLE.

Et quels sont-ils donc ? Une fuite hazardée, des craintes, des alarmes de chaque moment ! Haletant, pâle, moitié mort, se traîner dans la campagne, devant soi point de but marqué, derrière soi le galop des chevaux qui vous poursuivent, et puis si l'on est pressé, on se brûle la cervelle comme le ministre Roland sur un grand chemin, le beau résultat ! Non, je vous le répète, je rentrerai dans les cachots, et je n'en sortirai que pour marcher à l'échafaud. Là, du moins, le peuple me verra mourir, et j'aurai compté parmi les martyrs de la liberté.

BERARDIER.

Mais Lucile, mais votre fils dont vous parliez, et qui vous sont si chers tous deux !

CAMILLE, avec un sourire étrange.

Croyez-vous donc que je n'y aie pas songé ?... Du jour que Lucile est devenue ma femme, du jour qu'Horace est né, leur

existence a été la mienne; soins, amour, projets de ma vie entière, tout à eux! tout!... aussi ne les abandonnerai-je pas. Quel serait leur sort après moi? la misère ou la pitié publique?... ni l'une ni l'autre... il est un refuge à tous les maux, c'est la tombe, et je la leur ouvrirai!...

BERARDIER.

Ah! quelles horribles paroles! Camille, votre raison s'égare.

CAMILLE.

Au contraire, c'est ma raison qui m'éclaire et me guide.... Eh quoi! Robespierre et Fouquier-Tinville auraient le droit de disposer de la vie des citoyens, et moi je n'aurais pas le même droit sur ma femme, sur mon fils! ils peuvent nous séparer et moi je ne puis pas nous réunir!

BERARDIER.

Ils ont le droit que donne le crime, et celui-là vous ne le réclamerez pas.

CAMILLE, hors de lui.

Fût-ce un crime je l'exécuterai!

BERARDIER.

Grand Dieu!

CAMILLE, apercevant le pistolet qu'il a jeté sur la table au premier acte.

Eh! tenez, tenez, n'est-ce pas le ciel qui le veut?... cette arme qu'il met sous ma main...

BERARDIER.

Arrêtez!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DOMINIQUE, *dans le plus grand désordre.*

DOMINIQUE.

Des soldats dans la rue!... tout est perdu!... Mon bon maître, ne suis-je donc revenu que pour vous voir tomber en leur pouvoir!

BERARDIER.

Des soldats, dis-tu?...

CAMILLE.

Déjà!... (*A Bérardier.*) Eh bien! avais-je tort de repousser toute espérance et d'en appeler à la mort?... Oui, la mort pour Lucile, la mort pour Horace, et je les rejoins bientôt!

BERARDIER.

Camille! Camille!... Ah! je me traîne à vos genoux! songez que sur le point de mourir on a encore des pensées, et que ces pensées-là seraient affreuses pour vous!

CAMILLE, avec délire.

La mort!... (*Il va pour s'élancer dans la chambre dont il pousse brusquement la porte, mais il s'arrête tout à coup comme frappé de stupeur.*) Lucile!

(Le pistolet lui échappe des mains.)

BERARDIER.

O ciel! je te rends grâce!

CAMILLE, avec tendresse.

Mon fils! ah! j'étais un monstre!... (*A Bérardier et à Dominique*). Pardon! pardon! mes amis.... La voici... qu'elle ignore tout, oui tout, jusqu'au nouveau malheur qui me menace une fois encore; qu'elle puisse du moins se croire heureuse.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE.

Ce bruit!... cette voix!...

CAMILLE, accourant à elle.

Lucile!

LUCILE.

Camille!... ah! je te revois donc!.... Mais n'est-ce point une illusion?... suis-je bien éveillée?... est-ce bien à toi que je parle, mon Camille?...

BERARDIER, bas à Dominique.

N'entends-tu rien?

DOMINIQUE, écoutant.

Non... rien encore.

LUCILE.

Mais comment te trouves-tu ici?... par quel hasard?...

CAMILLE.

Est-ce à toi de le demander, toi qui étais à la porte des Jacobins, excitant le peuple, l'appelant à mon aide?...

LUCILE.

Oui, j'étais au milieu du peuple, je priais, je suppliais; l'on criait : Vive Camille ! vive Danton ! Le tambour a battu, j'ai vu briller des armes, j'ai voulu m'élancer avec la foule, et je suis tombée comme morte sur le pavé.

CAMILLE.

Que tu as dû souffrir !

LUCILE.

Je ne m'en souviens plus, et pourtant je ne sais quelle secrète terreur s'empare de moi; si tu n'as dû ta délivrance qu'au tumulte passager d'une émeute, tes ennemis reviendront et alors....

CAMILLE.

Oh! rassure-toi !...

LUCILE.

Que faut-il que j'espère, que faut-il que je craigne ?

CAMILLE, à part.

Quel sinistre pressentiment !

BERARDIER, bas à Camille.

Comment lui apprendre les dangers qui vous menacent ?

LUCILE.

Ce silence.... cette consternation !... (*Allant à Bérardier.*) Mon vénérable ami, mon père !.... Ah ! vous détournez les yeux !... (*Allant à Dominique.*) Et toi aussi !... (*Courant à Camille.*) Au nom du ciel, parle, explique-toi; tiens, regarde, je suis forte, j'ai du courage.

CAMILLE.

Eh bien ! apprends donc que je suis libre.

LUCILE, avec transport.

Libre !... (*Changeant de ton.*) Mais non, tu me trompes... le tribunal révolutionnaire ne lâche pas ainsi sa proie. Libre ! et tu ne me presserais pas sur ton cœur sans amertume ! et le bonheur ne brillerait pas sur ton front ! et ceux qui nous environnent ne seraient pas ivres de joie !... Camille, tu me trompes.

CAMILLE, à part.

Que lui dire !

DOMINIQUE, qui a regardé par la fenêtre, se rapprochant vivement de Bérardier

Les soldats !... ils cernent la maison.....

BERARDIER.

Plus d'espoir !

DOMINIQUE.

Si fait.... là,... par la fenêtre qui donne sur le jardin...

BERARDIER, à Camille.

Oui, tu as raison... Il faut vous éloigner...

CAMILLE.

Et Lucile ?...

BERARDIER.

Impossible de lui cacher plus long-temps votre situation !

CAMILLE.

Mais son désespoir !

BERARDIER.

Mais votre danger ?

CAMILLE.

Attendez... un instant, rien qu'un instant...

LUCILE.

Quelle agitation !... parlez, parlez donc !

CAMILLE.

Écoute, Lucile, et tu comprendras tout :... Au lieu de la mort, l'exil, la déportation... il faut que je parte.

LUCILE.

Et c'est là le sujet de ton trouble ? de ton émotion ?

CAMILLE.

Me séparer de toi !...

LUCILE.

Oh jamais !.... En te proscrivant ils m'ont proscrite aussi... l'exil pour tous deux... Je cours chercher notre Horace, je reviens, et nous partons ensemble.... Mes amis, vous nous accompagnerez, n'est-ce pas ?

BERARDIER.

Mon cœur est brisé !

CAMILLE.

Quel nouveau contre-temps !... Lucile, un mot, un mot encore !

LUCILE.

Non, non je cours....

(Elle s'élance vers la chambre et s'arrête tout à coup ; on entend des voix et des pas en dehors.)

DOMINIQUE.

Ce sont eux !...

BERARDIER, à Camille.

Vous êtes perdu !...

LUCILE.

De quel droit oserait-on forcer cette maison?

CAMILLE, avec amertume.

En vertu de la loi qui autorise les visites domiciliaires, et qui est mon ouvrage à moi et à Danton.

(Violens coups à la porte. Tout le monde se tait.)

L'AGENT.

Au nom de la loi, ouvrez!

CAMILLE, avec fureur.

Eh bien, oui, j'ouvrirai!... malheur au premier qui se présente!

LUCILE, avec égarement.

Camille! Camille! tu me trompais!... cet exil, c'est la mort: ils viennent te chercher, t'arracher de mes bras!...

CAMILLE.

Dans la fureur qui me transporte....

LUCILE.

O mon Camille! pense à ton fils, à ta Lucile!...

CAMILLE.

Oui, tu as raison, ils me tueraient sous tes yeux. (*Allant ouvrir.*) Entrez...

(Entre un agent suivi de quelques hommes.)

L'AGENT.

Le citoyen Camille-Desmoulins?

CAMILLE, avec dignité.

C'est moi.

L'AGENT.

Je t'arrête.

CAMILLE.

Je suis prêt... Adieu, mes amis, adieu, Lucile...

LUCILE.

Ah! je te suivrai... je te suivrai partout, Camille!... Je ne puis.... oh!... la force m'abandonne!...

(Elle tombe sans connaissance dans les bras de Bérardier et de Dominique qui la soutiennent. Moment de silence.)

CAMILLE, regardant Lucile.

Infortunée!..... (*Jetant un regard vers le cabinet où est son fils:*) Pauvre enfant! tu es trop jeune pour regretter ton père!... (*A Bérardier.*) Qu'il retrouve sa mère près de lui à

son réveil... (*Promenant lentement ses regards dans l'appartement.*) C'est ici que je rêvai bien souvent la gloire et le bonheur!... allons! n'y songeons plus.... Embrassez-moi, mon vieil ami, et toi aussi, Dominique. (*S'approchant de Lucile et l'embrassant au front.*) Pour la dernière fois!... (*Bérardier se cache la figure dans ses mains, Dominique sanglotte, Camille leur serre la main avec force, puis se plaçant au milieu des soldats:*) Marchons!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le Tribunal révolutionnaire. Au fond, une large table placée sur une estrade élevée de quelques pieds; au bas de l'estrade, à quelque distance, est le banc des jurés; en face celui des accusés. Une balustrade indique l'enceinte réservée au peuple.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FOUQUIER-TINVILLE, puis ROBESPIERRE, UN GREFFIER *assis au fond et travaillant.*

FOUQUIER, sur le devant de la scène, lisant un papier qu'il tient.

« La Convention nationale, après avoir entendu le rapport » de ses Comités de sûreté générale et de salut public, dé- » crète d'arrestation Camille-Desmoulins, Hérault, Danton, » Philippeaux, Lacroix, prévenus de complicité avec d'Or- » léans et Dumouriez, avec Fabre-d'Églantines et les ennemis » de la république; d'avoir trempé dans la conspiration ten- » dante à rétablir la monarchie, à détruire la représentation » nationale et le gouvernement républicain. En conséquence, » ordonne leur mise en accusation avec Fabre-d'Églantines. » (*Se retournant vers le greffier.*) Toutes les pièces sont-elles prêtes?

LE GREFFIER.

Toutes.

FOUQUIER.

C'est bien... porte-les au président. (*Le greffier sort.*) (*A part.*) Plus le moment approche et plus mon trouble augmente..... Camille, Danton, Hérault-de-Séchelle!..... Ah! quand j'y songe!

ROBESPIERRE, qui est entré et qui s'est approché lentement de Fouquier-Tinville, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien! Fouquier-Tinville?

FOUQUIER, se retournant brusquement.

Ah! c'est toi, Robespierre!

ROBESPIERRE.

Où en sommes-nous?

FOUQUIER.

Tu le sais : hier l'audition des témoins, aujourd'hui le prononcé.

ROBESPIERRE.

Il ne faut pas que l'affaire traîne davantage : trois jours, c'est trop. La marche des tribunaux révolutionnaires ne ressemble en rien à celle des tribunaux ordinaires; le délai pour punir les ennemis de la patrie ne doit être que le temps de les reconnaître et de les convaincre.

FOUQUIER.

Oui, des ennemis obscurs, sans noms, ou d'une célébrité anti-populaire; mais des hommes que protégent les souvenirs du 10 août, des hommes que la foule est habituée à respecter, à applaudir.

ROBESPIERRE.

Personne n'osera se lever en leur faveur.

FOUQUIER.

Il n'en fut pourtant pas ainsi lorsqu'ils se présentèrent aux Jacobins il y a quelques jours. Le plan qu'ils avaient, dit-on, concerté chez Camille-Desmoulins fut exécuté avec vigueur. As-tu donc oublié le tumulte, les bravos éclatant de toutes parts! puis Danton s'élançant à la tribune, la faisant retentir de sa voix tonnante, dénonçant le Comité de salut public et le Comité de surveillance, comme méditant la ruine des bons patriotes, et finissant par s'écrier : « Citoyens, préparons-nous encore à sauver la patrie!.... » Tu voulus prendre la parole, mais les applaudissemens étouffaient ta voix, et l'assemblée électrisée sortit emportant les factieux en triomphe.

ROBESPIERRE, froidement.

Tout cela se passa le 10 germinal, et le 11, la Convention

avait décrété leur mise en jugement... A vous le reste maintenant; que le tribunal fasse son devoir.

FOUQUIER.

La séance d'aujourd'hui sera terrible.

ROBESPIERRE.

La lutte est engagée, il faut qu'elle s'achève. Nous n'ignorons pas que nous aiguisons des poignards contre nous; mais, armés de notre conscience, nous ne faiblirons pas.

FOUQUIER.

Ils parleront de tyrannie, ils demanderont vengeance contre de nouveaux Césars aux patriotes égarés; et parmi ceux-ci ne peut-il s'en trouver qui portent le couteau de Brutus sous leur habit?

ROBESPIERRE.

Assez!... tu as peur.

FOUQUIER.

Moi!

ROBESPIERRE.

Eh! qui donc t'effraie tant? est-ce Chabot le capucin, digne rival de Gobel l'apostat? est-ce Bazire, Lacroix, Hérault-de-Séchelle? est-ce Fabre d'Églantines, qui croit conduire la révolution comme une intrigue de théâtre? est-ce cette foule d'hommes enfin qui, depuis le point de départ, nous ont abandonnés sur la route, parce qu'ils n'avaient point commencé le voyage pour arriver au même but? Ces hommes, le peuple les méprise et n'a point de pensée pour eux, car ils se réjouissaient avec les banquiers étrangers et soupaient à 100 écus par tête, tandis que le peuple labourait la terre et fabriquait les souliers et les armes des soldats qui défendent ces poltrons indifférens. Qu'ils meurent ceux à qui il aurait fallu le bouleversement de la république pour leur procurer les oiseaux du Phase.

FOUQUIER.

Mais Danton?... mais Camille?...

ROBESPIERRE, avec mépris.

Danton!... (*Avec émotion.*) Camille!... Il fut mon ami; j'ai voulu le sauver; je l'ai prié, je l'ai conjuré de renoncer à son journal; mais l'orgueil l'a emporté, Camille a repoussé

la main que je lui tendais, Camille a mis Danton entre lui et moi : Danton sera renversé et l'écrasera.

(On entend venir.)

FOUQUIER.

Le général Hanriot !

ROBESPIERRE.

Hanriot ?... je l'attendais.

SCÈNE II.

Les mêmes, HANRIOT.

ROBESPIERRE.

Eh bien ! tu as reçu mon message ?

HANRIOT.

Oui, et j'ai aussitôt mis en campagne quelques-uns de mes braves, de ceux qui font la barbe aux aristocrates sans savon.

ROBESPIERRE.

Le général Dillon est-il arrêté ?

FOUQUIER.

Le général Dillon !... On s'est donc décidé à prendre des mesures contre cet homme depuis long-temps impuni.

HANRIOT, partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah ! Fouquier-Tinville qui trouve qu'on ne va pas assez vite !

ROBESPIERRE, avec sévérité.

Hanriot !

HANRIOT, à part.

Ah ! diable !.... Jupiter qui fronce le sourcil.

ROBESPIERRE.

Le général Dillon ?...

HANRIOT.

Échappé !

ROBESPIERRE et FOUQUIER.

Échappé !

HANRIOT.

Ces gueux d'aristocrates, il n'y a vraiment de bonheur que pour eux maintenant.

ROBESPIERRE.

Et tu es sûr ?...

HANRIOT.

Oh ! impossible de mettre la main dessus.... Le muscadin se sera évaporé du côté de Coblentz, où sont les autres.

ROBESPIERRE.

Échappé !... Sais tu bien que c'est un des plus dangereux ennemis que nous ayons ? sais-tu de quelle importance était son arrestation ? Tu en réponds sur ta tête.

HANRIOT.

La tête d'un patriote à la place de celle d'un aristocrate ! tu y gagneras.

(Bruit au dehors.)

ROBESPIERRE vivement.

Que signifie...

FOUQUIER.

Comme hier la foule assiége la porte du tribunal.

ROBESPIERRE.

Des cris, des menaces !

FOUQUIER.

Que te disais-je, Robespierre ?... (*Moment de silence.*) Je n'entends plus rien.

HANRIOT.

Encore une bourasque de passée !

(Robespierre, après avoir réfléchi, s'assied et écrit.)

FOUQUIER, allant vers lui.

Eh bien ! que fais-tu donc là ?

ROBESPIERRE.

Je prends des mesures désormais indispensables... Je prévois l'audace, les cris des accusés... Je vais provoquer un décret de la Convention qui paralysera, je l'espère, leur popularité... Hanriot !

HANRIOT.

Présent !

ROBESPIERRE, lui remettant le billet cacheté.

Pour Saint-Just. Qu'il se rende en toute hâte à la Convention... Ah ! qu'on mette aussi du monde sous les armes, qu'on double de surveillance.

HANRIOT.

Allons, encore du mal pour moi, à cause de ces chiens d'aristocrates. Au reste, ça m'est égal ; il faut que la révolution marche au pas de charge... et en avant !

SCÈNE III.

ROBESPIERRE, FOUQUIER.

FOUQUIER.

Tu partages enfin mes craintes, mes alarmes?

ROBESPIERRE, se promenant avec agitation.

Ne se tiendront-ils jamais tranquilles ces ennemis intérieurs, ces hommes qui cachent sous des haillons leur orgueil et leurs poignards!

FOUQUIER.

Tous les cœurs ne sont pas changés, mais combien de visages sont masqués!

ROBESPIERRE.

Je l'arracherai ce masque dont ils se couvrent.... Mais d'où est sorti tout à coup cet essaim d'étrangers, de nobles, d'intrigans, qui s'est répandu sur la surface de la république pour organiser sa ruine? exécrable corruption digne du génie des cours liguées contre la liberté!

FOUQUIER.

C'est une guerre à mort....

ROBESPIERRE, l'arrêtant brusquement.

Oui, à mort! Ils veulent un mouvement?... eh bien! ils l'auront... Ils veulent du sang? ils auront celui de leurs complices... Viens, suis-moi; il faut que je voie sur-le-champ Hermann et les juges.

SCENE IV.

Les mêmes, LUCILE.

LUCILE.

Arrêtez!

FOUQUIER.

La citoyenne Desmoulins!

ROBESPIERRE, à Fouquier.

Viens, te dis-je.

LUCILE, avec plus de force.

Arrêtez.

ROBESPIERRE.

Que veux-tu?

FOUQUIER.

Nous ne saurions t'entendre.

LUCILE, se plaçant entre eux et les saisissant vivement par la main.

Vous m'écouterez. (*A Fouquier.*) Ce n'est pas à l'accusateur public que je parle, la hache frappe et on ne lui demande pas compte du coup..... (*A Robespierre.*) Ce n'est pas non plus aux magistrats inflexibles..... c'est à Robespierre et à Fouquier-Tinville, c'est à des républicains qui s'apprêtent à sacrifier d'autres républicains, leurs frères, leurs amis..... Eh! que dira-t-on demain peut-être en les reconnaissant sur l'échafaud?.... Allons, voyons? vous ne répondez pas? On dira qu'il y a des ambitieux dans les républiques comme partout, et que pour toucher à la liberté il fallait monter sur les cadavres de Camille et de Danton.

(Elle s'arrête vivement émue, et regarde tour à tour Fouquier et Robespierre.— Moment de silence.)

FOUQUIER.

L'heure nous presse, Robespierre, on nous attend.

ROBESPIERRE, froidement.

Sortons.

SCÈNE V.

LUCILE.

Ils s'éloignent, et dans leurs regards j'ai lu l'arrêt de mon mari.... Voilà donc le prix de son dévouement, de ses sacrifices..... l'échafaud! et c'est au nom de la liberté!..... Ah! lorsque je la vis pour la première fois, je l'aimai; chaque jour je la montrais à Camille, qui chaque jour la poursuivait avec plus d'ardeur.... Et c'est devant un tribunal qu'elle l'a conduit!.... un tribunal. (*Promenant lentement ses regards autour d'elle.*) Là sera bientôt le président, les juges et les jurés... Là Fouquier-Tinville aux paroles sinistres... Ici, oui c'est ici qu'ils seront entourés, pressés de soldats.

(Elle s'arrête immobile et comme frappée de stupeur.)

SCÈNE VI.

LUCILE, DILLON, LE GREFFIER.

DILLON, en costume de sans-culotte.

Merci! merci, citoyen greffier, c'est tout de même bien honnête à toi de me faire entrer avant les autres, afin que je puisse mieux considérer la justice.

LUCILE, sortant de sa rêverie.

Cette voix!... serait-ce une illusion?

DILLON, bas et vivement.

Silence, madame. (*Au greffier qui n'a fait que traverser la scène en se dirigeant sur la porte à gauche.*) Dis donc, magistrat, est-ce qu'on aura l'ennui d'attendre encore longtemps?

LE GREFFIER.

Le tribunal doit être déjà réuni dans la chambre du conseil.

DILLON.

Bien obligé!

(Le greffier sort.)

LUCILE.

Eh quoi, général, vous ici, sous ce costume!

DILLON.

Vous voyez un proscrit, madame... Afin de mieux échapper à ceux qui me poursuivent, j'ai voulu leur ressembler et me mêler à eux.

LUCILE.

Oser pénétrer jusqu'en ce lieu!

DILLON.

Eh! que n'aurais-je pas tenté pour vous voir, pour vous parler?... Il s'agit de votre mari, madame, il faut le sauver!

LUCILE.

Le sauver!... comment?..... par quel moyen?

DILLON.

Je m'en charge. Quant au reste, nous en conviendrons ensemble; cette tâche accomplie, Lucile rendue au bonheur, à son époux, je ne demande plus au ciel que de mourir en soldat.

LUCILE.

Ah! que ne vous devrai-je pas! Non, non, Dieu vous conservera à notre reconnaissance; mais enfin quelles sont vos espérances? quel est votre plan?

DILLON.

Eh bien! écoutez-moi donc...

SCÈNE VII.

Les mêmes, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, sortant de la chambre du conseil.

L'audience va commencer... Qu'on ouvre les portes.

(Il se dirige vers le fond.)

LUCILE, avec angoisse.

Déjà!

DILLON, courant à elle.

Sortons, madame, ne restons pas plus long-temps ici.

LUCILE.

Non, je veux le voir... Camille! Camille!... Ils ne le condamneront pas?.... ils n'oseront pas le condamner, n'est-ce pas?

(Ici les portes s'ouvrent, le peuple entre et garnit l'enceinte réservée.)

DILLON, à Lucile qui sanglotte.

Ce ne sont pas des larmes, ce n'est pas du désespoir qu'il faut... il faut sauver votre mari.

LUCILE.

Le sauver! ah! oui... ce mot là m'a rendu toute mon énergie, toute ma force.

(Ils sortent rapidement, tandis qu'on voit entrer du côté opposé Fouquier-Tinville, Hermann, les juges et les jurés.)

SCÈNE VIII.

FOUQUIER-TINVILLE, HERMANN, juges et jurés, LE GREFFIER, puis les accusés.

FOUQUIER, à Hermann.

Tu connais les intentions de Robespierre et les vœux du juri d'accusation?

HERMANN.

Je m'y conformerai.....

(Le président et cinq juges, coiffés de chapeaux militaires avec des panaches tricolores, s'asseyent devant la table au fond. A leur droite se place Fouquier-Tinville et les jurés à leur banc au bas de l'estrade: le greffier a aussi pris place. Camille, Danton, Chabot, Fabre-d'Eglantines, Philippeaux, Westermann, Hérault-de-Séchelles, etc., défilent escortés de gendarmes; le greffier distribue les actes d'accusation à chaque accusé, lorsqu'il passe devant lui : bientôt le calme le plus profond s'établit.)

HERMANN.

La séance est ouverte. (*Au greffier.*) L'appel nominal, afin de constater l'identité des prévenus.

LE GREFFIER.

Hérault-de-Séchelles !

HERMANN.

Tes prénoms ?

HERAULT-DE-SECHELLES.

Ils sont peu saillans même parmi les saints; Marie Jean.

HERMANN.

Ta profession ?

HERAULT-DE-SECHELLES.

Aujourd'hui représentant du peuple, autrefois parlementaire, je siégeais dans cette salle où j'étais détesté de mes collègues.

FOUQUIER.

Tu es accusé, d'accord avec Chabot, d'avoir ourdi une conspiration contre la sûreté de la république; d'avoir reçu de l'argent de l'Angleterre, et d'avoir visité un émigré détenu.

HÉRAULT-DE SÉCHELLES.

Qu'importe ce que je dirais : vous êtes décidés à faire tomber ma tête. Si le peuple refuse de prendre ma défense, je ne puis que me laisser égorger.

(Il s'assied.)

FOUQUIER.

Le peuple ne prend pas la défense de ceux qui ont conspiré contre lui.

HERMANN.

Le suivant.

LE GREFFIER.

François Chabot !

HERMANN.

Ton âge ?

CHABOT.

Trente-cinq ans.

HERMANN.

Ta profession ?

CHABOT.

Ex-capucin et député à la Convention.

(Il s'assied.

LE GREFFIER, continuant l'appel.

Claude Bazire, Delaunay d'Angers...

FOUQUIER.

C'est bien, c'est bien, nous avons entendu hier le rapport d'Amar qui les concerne.

LE GREFFIER.

François Westermann!

HERMANN.

Ton âge? ta profession?

WESTERMANN.

Mon âche? trente-sisse ans... ma profession? eh parplé! chénéral te la répiblique, pressitent té malher!... et che té témante, du reste, pourquoi qué ché suis ici?... est-ce pour mé récompenser d'afoir entré lé prémière au dix août tant lé château tes Tuileries à la tête des prafes pataillons dé Brest?... est-ce pour afoir protéché des chuches tels que toi?... est-ce pour afoir....

FOUQUIER.

Assez!...

HERMANN.

Le juri est suffisamment éclairé sur ton compte.

CAMILLE, avec indignation.

Les scélérats!

FOUQUIER.

Qui ose élever ainsi la voix?

CAMILLE.

Un homme libre!... moi, Camille-Desmoulins.... Westermann, vieux soldat, fils de la victoire, toi qui ramassas tes épaulettes sur les champs de bataille! et toi Hérault de-Séchelles, digne défenseur des droits du peuple! et toi Fabre d'Églantines, l'honneur de notre littérature! et toi Philippeaux, homme de conscience! mes amis, que je suis fier de partager votre sort!...

FOUQUIER.

Accusé! je te rappelle à l'ordre... Lève-toi, et réponds au tribunal avec le respect qui lui est dû.... Ton âge?

CAMILLE.

Celui du républicain Jésus, trente-trois ans, quand des juges iniques le condamnèrent.

FOUQUIER.

Tu es accusé d'avoir voulu corrompre la république par des écrits répandus avec profusion, d'avoir conspiré contre le gouvernement en demandant la pitié du peuple en faveur des aristocrates.

CAMILLE.

On a mal interprété mes écrits si l'on a pensé que je demandais un comité de clémence pour les ennemis de la patrie. Non, je n'ai pas prêché la faiblesse; j'ai dit que la France d'aujourd'hui ne devait pas ressembler à la France du cin quième siècle avec ses druides se gorgeant de sang et de meurtre...

LE PEUPLE.

Bravo!

CAMILLE.

J'aime la république parce que la république seule peut réaliser le vœu menteur de la monarchie : la poule au pot.

LE PEUPLE.

Bravo! bravo, Camille!

CAMILLE.

Eh bien, Fouquier!... eh bien, Hermann! le peuple est-il de votre avis? juges prévaricateurs!...

FOUQUIER, froissant une lettre qu'un huissier vient de lui remettre.

Tandis que Camille insulte à la justice, j'apprends par une lettre que sa femme répand des assignats dans le peuple pour le soulever en faveur des accusés.

CAMILLE.

Courage!... tu veux égorger ma femme aussi!... la délibération est inutile : qu'on nous mène à l'échafaud!

HERMANN.

Tu outrages le tribunal!

CAMILLE.

Qu'on nous mène à l'échafaud, nous avons assez vécu pour la gloire!... Oh! les scélérats, aussi bêtes que cruels!... Mais regardez-donc, citoyens, regardez-donc Hermann, avec sa face d'hypocrite;... bonne prise pour toi, Fabre d'Églantines, si jamais tu leur échappes et que tu aies un Tartuffe à peindre! (*Il s'agite sur son banc.*) Et Fouquier!... tigre!... sot!... (*Il déchire l'acte d'accusation avec les dents et en fait une*

boulette qu'il lance sur Fouquier.) Manqué l'accusateur!... (*Il fait encore une boulette qu'il lance sur Hermann.*) Oh! le président! sur l'œil!...

(Il rit aux éclats et d'une manière convulsive. — Vive rumeur dans l'assemblée.)

HERMANN.

Gendarmes, qu'on veille sur l'accusé!

CAMILLE.

Mon gendarme a plus d'esprit que toi!.... (*Nouveau rire prolongé et convulsif. — Tout à coup il s'arrête et sa tête retombe sur sa poitrine.*) Eh quoi! je vais à l'échafaud pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux! pour avoir appelé la pitié de mes concitoyens sur les maux de ma patrie!..

(Moment de calme.)

HERMANN.

Accusé Danton!

DANTON, se levant.

Me voilà.

(Profond silence.)

HERMANN.

Tes prénoms?

DANTON.

Georges, Jacques.

HERMANN.

Ton âge?

DANTON.

Quarante-quatre ans.

HERMANN.

Ta demeure?

DANTON.

Ma demeure? elle sera bientôt dans le néant, et mon nom au Panthéon de l'histoire;... Mais qui es-tu toi qui m'interroges? (*A Fouquier.*) Qui es-tu toi qui m'accuses?... vous tous ici présens qui êtes-vous?... Il y eut un tribunal dont la formation fut mon ouvrage, ce tribunal se nommait, comme celui-ci, le tribunal révolutionnaire; comme celui-ci, il était composé d'un président, d'un accusateur public et d'un certain nombre de juges et de jurés. Le voici bien ce tribunal tel que je l'ai constitué! mais pour qui est-il assemblé? pour moi!

FOUQUIER.

Danton, tu répondras à la justice inflexible, inévitable. Voyons ta conduite passée, et montrons que, depuis le premier jour, complice de tous les attentats, tu fus toujours contraire au parti de la liberté, et que tu conspirais avec Mira-

beau, avec Dumouriez, avec Hébert, avec Hérault-de-Séchelles.

DANTON, regardant et froissant dans ses mains son acte d'accusation.

En parcourant cette liste d'absurdes infamies, je sens tout mon être frémir.

FOUQUIER.

Tu vis avec horreur la révolution du 31 mai : Hérault, Lacroix et toi demandâtes la tête d'Hanriot qui avait fait son devoir. Depuis n'as-tu pas envoyé un ambassadeur à Pétion et à Wimpfen dans le Calvados; ne t'es tu pas opposé à la punition des députés de la Gironde?... N'avais-tu pas défendu Stingell qui avait fait égorger les avant-postes de l'armée à Aix-la-Chapelle? Enfin des lettres de l'ambassadeur d'Espagne à Venise, au duc d'Aranda, ne disent-elles pas qu'on te soupçonnait à Paris d'avoir des conférences au Temple avec la reine?... L'étranger est toujours bien instruit des crimes commis en sa faveur.

DANTON.

Moi! moi accusé d'avoir tendu la main à l'étranger, et d'avoir appelé le despotisme!... (*Il porte la main à sa tête.*) Voyez ce front, le génie de la liberté y est empreint!... C'est Danton qui s'écria du sein de la Convention, lorsque vous redoutiez tous la guerre avec l'étranger : « Vous avez pour » vous la justice et la raison, et la nation française pour levier; » et vous craignez de soulever le monde! ... » c'est Danton qui a conduit le peuple au Champ-de-Mars pour y signer la pétition contre la royauté; c'est Danton qui le premier a proposé le renversement du trône; c'est Danton qui a proclamé l'insurrection du 9 août!... conspirait-il pendant les douze heures de cette insurrection?... Qu'on fasse paraître mes accusateurs, je vais démasquer les trois plats coquins qui entourent et perdent Robespierre!...

HERMANN, agitant sa sonnette.

Danton! Danton!

CAMILLE, se levant brusquement et étendant le bras vers la porte de la chambre du conseil restée entr'ouverte.

Tiens! tiens! Danton, regarde! les voici, Saint-Just et Vou-

land; les vois-tu qui se cachent dans le corridor derrièrt cette porte!

DANTON.

Ils nous poursuivent jusqu'ici; ils ne nous quitteront qu'à l'échafaud!

CAMILLE.

Malédiction sur eux!

TOUS LES ACCUSÉS, se levant par un mouvement spontané.

Malédiction!

(Vive rumeur.)

HERMANN, agitant sa sonnette avec plus de force.

Silence!

DANTON, d'une voix tonnante.

La voix d'un homme qui défend son honneur et sa vie doit vaincre le bruit de ta sonnette.

(L'agitation redouble.)

UN HUISSIER, introduisant un envoyé de la Convention nationale.

De la part de la Convention!

(L'envoyé s'approche du tribunal, remet une dépêche au président et s'éloigne. Cependant à l'irritation a succédé la surprise; le calme se rétablit.)

HERMANN, ouvrant la dépêche.

C'est un décret de la Convention qui autorise la mise hors des débats de tout accusé qui outragerait la justice nationale.

FOUQUIER, à part.

Robespierre a tenu parole.

HERAULT-DE-SECHELLES.

Ils veulent nous assassiner!

WESTERMANN.

Les crédins!

CHABOT.

Les monstres!

PHILIPPEAUX.

Les lâches!

FOUQUIER.

N'est-ce pas à toi que ce nom appartient, Philippeaux? à toi qui as calomnié les généraux de la Vendée que tu traversais en poste; à toi dont le panache tricolore a été coupé par un boulet de canon, sans que les glaces de la voiture où tu te cachais en aient été brisées?

PHILIPPEAUX.

Arrête, Fouquier-Tinville! Tu peux me faire périr, mais m'outrager... je te le défends!

FOUQUIER.

En vertu du décret de ce jour, je demande que les accusés soient mis hors des débats.

HERMANN.

Accusés, vous n'avez plus la parole.

CAMILLE.

Eh, de quel droit nous l'ôterais-tu, président des assassins! C'est au peuple que nous parlons, et personne ne peut stipuler pour lui.

FOUQUIER.

Silence !

UNE VOIX.

Parlez.

PLUSIEURS VOIX, dans la foule.

Oui, parlez, parlez !

CAMILLE.

La conscience publique est la sauve-garde du citoyen : le droit d'intéresser l'opinion est un droit naturel, imprescriptible, inaliénable; et je ne vois de traîtres que parmi ceux qui tendraient à l'opprimer. Un censeur royal se serait contenté de dire : vous avez écrit contre la cour et contre monseigneur l'archevêque, on dit aujourd'hui à un citoyen français : vous ne parlerez pas à vos concitoyens; vous vous laisserez frapper sans murmurer!!!

(Des bravos éclatent.)

DANTON.

Il nous faut ou le même char de triomphe, ou le même tombeau qu'à la liberté : cette liberté pour laquelle nous avons combattu, elle va périr! L'affreux despotisme, un poignard à la main, s'avance pour l'égorger! Républicains, défendez-vous!

TOUS LES ACCUSÉS, avec force.

Républicains, défendez-vous!

LA FOULE.

Vive la liberté! à bas les tyrans!

FOUQUIER.

Soldats, faites retirer les perturbateurs.

LA FOULE.

A bas les baïonnettes!

(Bruit et tumulte au dehors.)

HANRIOT, entrant précipitamment.

On se révolte ! on veut forcer les portes du tribunal et enlever les accusés !

FOUQUIER.

Ils ne sortiront d'ici que pour marcher à l'échafaud.

HERMANN.

Il n'y a pas un instant à perdre.

HANRIOT.

Je retourne à mon poste. Un fort détachement protégera votre sortie par la chambre du conseil, mais hâtez-vous.

VOIX, dans le peuple.

A la porte Hanriot !

(Il sort au milieu d'un houra : vive agitation dans le tribunal.)

CAMILLE.

Haine et guerre à la tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente !

WESTERMANN.

Trente sans-quilottes avec moi et che fiche tout ça en téroute.

DANTON.

Les agens de la république sont vendus à l'aristocratie; les conventionnels mangent le pain du peuple, ils se couvrent d'or et de panaches en prêchant l'égalité.

VOIX, dans la foule.

Danton a raison !

CRI GÉNÉRAL.

Oui, oui ! vive Danton !

FOUQUIER, élevant la voix au milieu du désordre.

Juges, jurés, la patrie est en danger; elle attend de nous une décision prompte et courageuse.

HERMANN.

Il faut prononcer sur-le-champ : point de formalité superflue. Les accusés ci-présens et dénommés dans l'acte d'accusation sont-ils coupables du crime de haute trahison? oui ou non.

LES JURÉS, vivement et en tumulte.

Oui, oui, oui !

HERMANN.

En conséquence, le tribunal, se joignant au juri, condamne

Chabot, Bazire, Fabre, Lacroix. (*De violens murmures couvrent sa voix.*) Westermann, Camille-Desmoulins et Danton, à la peine de mort.

CAMILLE.

Nous en appelons au peuple!

TOUS LES ACCUSÉS.

Oui, oui, au peuple!

CAMILLE.

Le peuple a conquis sa souveraineté au prix de son sang, dès ce moment il en reprend l'exercice!

LA FOULE.

Vive le peuple! à bas le tribunal!

(Le tambour bat, et on entend plusieurs coups de feu.)

DILLON, vêtu en ouvrier, traversant la foule et s'élançant en scène.

Vive la république!

CAMILLE, vivement.

Dillon!

DILLON.

Vous êtes sauvés!

TOUS.

Vive la république!

(Le tumulte est au comble. — Hermann, Fouquier sortent protégés par des gendarmes qui abandonnent les accusés.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente l'appartement de Robespierre : un ameublement simple ; un bureau chargé de papiers à droite ; une fenêtre à balcon à gauche.)

SCÈNE PREMIERE.

CORNÉLIE-DUPLEIX *seule, parlant à la cantonnade.*

Que me dites-vous ? de descendre ?... oui, mon père, oui, j'y vais. — Comment ?.. le citoyen Robespierre va rentrer ? Je le sais bien, c'est l'heure où il revient de la Convention... Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?.. (*Descendant la scène.*) Il est singulier, mon père ; il a tant de respect pour le citoyen Robespierre qu'il craint toujours que je ne le dérange. Comme il est fier, lui, simple menuisier, de loger le plus grand républicain de la France !

SCÈNE II.

CORNÉLIE-DUPLEIX, ROBESPIERRE. (*Il entre précipitamment, tenant des papiers.*)

ROBESPIERRE.

Jamais je n'ai senti une pareille agitation ! jamais mon cœur n'a battu avec tant de violence ! (*Apercevant Cornélie.*) Laisse moi seul... Ce Fouquier-Tinville que j'accusais de lenteur, de faiblesse.... il semble animé d'un besoin, d'une ardeur de destruction !.. Et cet Hanriot... quels hommes ! quels

hommes!.. et il faut employer de tels instrumens... (*A Cornélie brusquement.*) Laisse-moi, te dis-je!

CORNELIE.

Ne te fâche pas, Maximilien, je m'en vais.

ROBESPIERRE, la rappelant.

Écoute, une femme va venir, tu l'introduiras ici.

CORNELIE.

Une femme?

ROBESPIERRE.

Oui. (*Avec douceur.*) Va, ma chère Cornélie, tu sais combien je t'aime; va, j'ai besoin d'être seul.

SCÈNE III.

ROBESPIERRE *seul.*

Voyons ce message diplomatique; il est important, m'a-t-on dit..... tant mieux; il fera diversion aux pensées tumultueuses qui m'agitent. (*Il décachète et lit.*) Ah! de Londres!.. Les princes français!.. ils m'offrent de l'or! ne savent-ils pas que je le méprise?.. ils ne conçoivent pas ce beau titre de républicain; ils croient qu'on peut tout corrompre... Un haut rang! ne suis-je pas au premier?.. Mais combien il me coûte!.. Une conspiration existe, j'en ai la certitude... Ce Dillon!... Camille aura-t-il voulu révéler?.... c'était le seul moyen de se sauver...

Je le vois maintenant.... je n'aurai de repos que dans la tombe..... Du repos! qui sait encore? la calomnie insultera peut-être à mes cendres..... O postérité! toi seule peux me juger : oui, tu diras que mon projet fut grand, car si je tombe, la révolution me survivra..... elle s'accomplira. Mais quelle force ne faut-il pas avoir là (*Il se prend le front.*) pour marcher à mon but? Opposer sans cesse la régularité de l'échafaud aux fureurs sans cesse renaissantes de la guerre civile!.. Les malheureux, ils envient ma puissance! eh! qui suis-je?.. un esclave de la patrie, un martyr vivant de la république,

la victime et le fléau du crime. Il suffit de me connaître pour être calomnié : on pardonne aux autres leurs forfaits ; on me fait un crime de mon zèle pour la patrie. Otez-moi ma conscience, je serais le plus malheureux des hommes.

Ils m'appellent tyran !.. Si je l'étais, ils ramperaient à mes pieds ; je les gorgerais d'or, je leur assurerais le droit de commettre tous les crimes, et ils seraient reconnaissans ! Si je l'étais, les rois que nous avons vaincus, loin de me dénoncer, me prêteraient leur coupable appui ; je transigerais avec eux ! Dans leur détresse qu'attendent-ils, si ce n'est le secours d'une faction protégée par eux, qui leur vende la gloire et la liberté de notre pays ?

Je dis chaque jour à la Convention, mais en vain : Si nous laissons flotter les rênes de la révolution, vous verrez le despotisme militaire s'en emparer, et le chef des factions renverser la représentation nationale avilie.

Peuple, souviens-toi que si, dans la république, la justice ne règne pas avec un empire absolu, et si ce mot ne signifie pas l'amour de l'égalité et de la patrie, la liberté n'est qu'un vain nom ! Peuple, toi que l'on craint, que l'on flatte, et que l'on méprise, toi, souverain reconnu, qu'on traite toujours en esclave, souviens-toi que partout où la justice ne règne pas ce sont les passions des magistrats, et que le peuple a changé de chaînes et non de destinées. O peuple ! sache que tout ami de la liberté sera toujours placé entre un devoir et une calomnie ; que ceux qui ne pourront être accusés d'avoir trahi seront accusés d'ambition ; que ta confiance et ton estime seront des titres de proscription pour tous tes amis ; que les cris du patriotisme opprimé seront appelés des cris de sédition ; et que, n'osant t'attaquer toi-même en masse, on te proscrira en détail dans la personne de tous les bons citoyens.

SCÈNE IV.

ROBESPIERRE, LUCILE.

LUCILE, *avec fierté.*

Robespierre, je viens ici d'après ton ordre, et peut-être pour payer de ma vie, comme l'infortunée Cécile Renault, la faveur de regarder en face un tyran : parle, que me veux-tu ?

ROBESPIERRE.

Il y a de l'injustice, citoyenne Desmoulins, à me rendre responsable de tous les actes de la Convention. Nous avons tendu la main à Camille ; j'ai voulu le sauver ; son aveuglement pour Danton l'a perdu.

LUCILE.

Il est encore temps, Robespierre ; ton crédit, ta puissance peuvent l'arracher à la mort.

ROBESPIERRE.

La justice nationale a prononcé.

LUCILE.

La justice nationale peut-elle parler par l'organe des infâmes Hermann et Fouquier-Tinville ?

ROBESPIERRE.

Jeune femme, tu calomnies des fonctionnaires publics !

LUCILE.

Ah ! je ne croyais pas qu'on pût calomnier des assassins ! Je veux croire, Maximilien, que le fanatisme de la liberté t'entraîne, t'aveugle ; mais cette liberté, Camille, ainsi que toi, l'a servie de toutes les facultés de son âme. Le peuple le chérit ; il se souvient encore que c'est à lui qu'il doit la chute de la Bastille. En le laissant aller au supplice, tu perds cette popularité dont tu es si jaloux... Eh quoi ! pour avoir prêché la modération....

ROBESPIERRE.

La modération ! sais-tu bien ce que c'est que les modérés ? ce sont des lâches ou des traîtres dans une révolution. Le

modérantisme ! c'est la peur, l'égoïsme, c'est la médiocrité qui veut régner; c'est l'absence du génie, de toute vertu forte, grande, de toute idée généreuse ! Quand je vois à chaque instant s'éteindre le culte du patriotisme, de vils écrivains sans âme, sans conscience, déverser l'ironie, le ridicule sur ce mot sacré de *patrie*, c'est alors que je suis sans pitié et que mon amour pour la liberté devient de la fureur !... Mais écoute : si moi-même je te priais d'arrêter la mort qui me menace, si je te suppliais de me sauver ?

LUCILE.

Te sauver, toi ?....

ROBESPIERRE.

Oui : tiens, cette lettre anonyme m'annonce un danger imminent que tu connais.

LUCILE.

Que je connais, moi !... Je ne sais... ce que tu veux dire; je ne sais ce que c'est.

ROBESPIERRE.

Tu l'ignores ?...

LUCILE.

Oui.

ROBESPIERRE, avec un sourire amer.

Eh bien ! c'est donc à moi de te l'apprendre... En ce moment, ma puissance, que, comme une faible femme, tu viens tour-à-tour de braver et d'implorer, ma puissance est attaquée par la contre-révolution au nom de Camille-Desmoulins, et tu connais le complot. Le marquis de Vallière doit se porter dans la rue Florentin, ici même, dans l'espoir de me trouver chez moi et me punir de l'amour que le peuple me porte; le baron d'Attigny va massacrer tous les membres du tribunal révolutionnaire, qui, plus tard, je l'espère, feront justice de ses pareils; le chevalier de Mareuil va délivrer de vils émigrés conspirant du fond des prisons la honte de la France; et l'audacieux Dillon, qui fait mouvoir ces vils instrumens de son ambition, marche peut-être en ce moment sur la Convention nationale; mais là, comme sur tous les points menacés, les Comités de surveillance générale et de salut public opposeront une résistance terrible contre la-

quelle viendront échouer les projets liberticides des factieux.

LUCILE.

Est-il possible !... Cette conspiration imaginaire....

ROBESPIERRE.

Imaginaire ?... Ton trouble m'en garantirait la réalité, si Fouquier-Tinville ne venait m'apprendre que tous les traîtres sont arrêtés et seront bientôt confondus et punis.

SCÈNE V.

Les mêmes, FOUQUIER.

FOUQUIER.

Robespierre, selon les ordres que j'avais reçus....

(Il s'arrête en voyant Lucile.)

ROBESPIERRE.

Oh, tu peux parler devant la citoyenne Desmoulins ! elle a assez de courage pour t'entendre, et je suis bien aise que nous puissions lui annoncer l'issue d'une affaire qui l'intéresse aussi vivement.

FOUQUIER.

La conspiration des prisons est entièrement déjouée...

ROBESPIERRE.

Les chefs ?

FOUQUIER.

Arrêtés : Dillon seul est parvenu à s'évader.

ROBESPIERRE.

Encore !

LUCILE.

O mon Dieu ! je te rends grâce.

FOUQUIER.

Cerné de toutes parts, sa perte semblait assurée; Hanriot accourt, parle bas à Dillon, et favorise, m'a-t-on dit, son évasion en donnant à ses soldats l'ordre de se retirer.

LUCILE.

O bonheur !

FOUQUIER.

Fort bien, citoyenne Desmoulins; réjouis-toi du succès d'un conspirateur, d'un ennemi de la république !

LUCILE, avec exaltation.

Eh! que m'importe ta république, que m'importe la Convention, si Camille doit mourir!... Mais non, tant que Dillon existera l'espérance du salut de Camille vivra dans mon âme.

ROBESPIERRE.

Écoute, citoyenne Desmoulins; j'ai pitié de ta faiblesse; elle te perd; fuis, je le permets... je te le conseille... quitte Paris, la France!....

FOUQUIER.

Y penses-tu, Robespierre? quand elle menace, quand cet audacieux Dillon, d'intelligence avec Hanriot qui a déjà favorisé son évasion de la prison du Luxembourg?...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HANRIOT.

ROBESPIERRE, à Hanriot.

Où est Dillon? qu'en as-tu fait?

HANRIOT.

Je te l'amène.

ROBESPIERRE.

Ici! est-ce moi qui dois le voir, l'interroger?

HANRIOT.

Non; mais je connais Fouquier si jaloux de ses fonctions, que, le sachant ici, je m'empresse de lui annoncer ce nouveau client.

FOUQUIER.

Un client? je croirais plutôt que c'est le tien.

HANRIOT.

Je reconnais bien là l'accusateur de tout le monde.

FOUQUIER.

Et toi le protecteur des nobles....

ROBESPIERRE.

Finissons ce débat!... Pourquoi Dillon n'est-il pas en lieu sûr? pourquoi l'as-tu conduit ici?

HANRIOT.

Il s'était défendu comme un lion : son sabre, brisé dans ses mains, semblait ne plus lui laisser d'espoir de résister,

lorsque, se saisissant d'un poignard caché, il s'écrie : « Le premier qui ose porter la main sur moi va payer de sa vie son insolente audace! » Puis, s'adressant à moi : « Monsieur Hanriot, me dit-il, je me rends à vous (c'est sa manière de parler), mais c'est à la condition que je serai conduit chez Robespierre immédiatement. » J'ai cru devoir accepter cette capitulation.

ROBESPIERRE.

Que peut-il me vouloir?

HANRIOT.

Tiens, le voici.

SCÈNE VII.

Les précédens, DILLON *amené par deux soldats.*

DILLON, à Lucile.

Vous ici, madame!

LUCILE.

Ah! Dillon!...

ROBESPIERRE.

Qui t'amène chez Robespierre?

DILLON.

La résolution de mourir.... Écoute, Robespierre...

FOUQUIER.

Songe plutôt à nous répondre.

DILLON.

Quand je serai devant ton tribunal, je répondrai à l'accusateur public; jusque là, je somme Fouquier-Tinville de se taire, car je n'opposerai à ses questions que le silence du mépris.

ROBESPIERRE.

Tu peux parler.

DILLON.

Robespierre, la haine que je te porte ne m'a jamais abandonné : ce matin encore j'avais résolu ta ruine et celle de ton parti. Vainqueur, je ne t'aurais pas épargné; vaincu, je me remets en ton pouvoir, tu feras de moi ce que j'aurais fait de toi, tu m'enverras à la mort.

FOUQUIER.

Oui, toi et tes complices.

DILLON.

En m'annonçant d'avance l'arrêt du tribunal qui t'obéit, tu m'épargnes toute incertitude sur mon sort; mais, je te le répète, ce n'est point à toi que je m'adresse, c'est à Robespierre; à Robespierre seul, j'aurais une dernière grâce à demander.

ROBESPIERRE, avec un sourire ironique.

La tienne peut-être?

DILLON.

Non, il ne serait pas en ta puissance de me l'accorder : tu n'es qu'un dictateur populaire, et, comme tel, soumis aux passions des hommes qui t'entourent : ma tête leur appartient, et tu la leur donneras...; mais il en est une autre que tu peux, que tu dois leur soustraire, c'est celle d'une femme que la douleur et le désespoir ont égarée. Lucile-Desmoulins est innocente : je suis venu me livrer afin de te le dire, de la voir encore une fois et de la sauver.

LUCILE.

La vie pour moi! et c'est au prix de la vôtre que vous la demandez!... jamais! je ne veux pas de pitié. Comme vous j'ai connu le complot; comme vous j'ai conspiré; comme vous j'étais à la porte du tribunal révolutionnaire. Oui, Robespierre, oui, j'ai mérité aussi la mort. Fouquier-Tinville, prépare mon acte d'accusation!

FOUQUIER, ironiquement.

Tes vœux seront exaucés ainsi que ceux de M. le comte Arthur Dillon.

CRIS dans le lointain.

Ah! ah!... les voilà! les voilà!...

FOUQUIER, bas à Robespierre.

Ce sont les condamnés.

ROBESPIERRE, de même.

Déjà!...

LE PEUPLE, dans la rue.

Ah! ah!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CORNÉLIE *accourant.*

LUCILE.

Quel est ce bruit? quels sont ces cris?...

CORNELIE.

Viens, citoyenne, viens! ne restons pas ici!... La fatale charette va passer sous cette fenêtre. Au nombre des condamnés est ce pauvre Camille-Desmoulins qui a, dit-on, un enfant et une femme charmante.... pauvre femme!...

LUCILE, avec un rire convulsif.

C'est moi!

CORNELIE, avec effroi.

Ah!...

DILLON.

Enmenez-la!

LUCILE.

Non! laissez-moi! (*Avec force.*) Je resterai!

(Elle court à la fenêtre, et Cornélie s'élançant au-devant d'elle la supplie à genoux de s'éloigner. Pendant ce jeu de scène, Robespierre est du côté opposé à la fenêtre, assis, et semble frappé de stupeur.)

FOUQUIER, froidement, à Robespierre.

Les géans qui nous combattaient vont tomber.

LUCILE.

Ah! la voilà, la voilà, cette horrible charette!... Camille! Camille! mes yeux ne me trompent pas... oui, c'est bien lui;... mais ce visage sanglant!... ces vêtemens déchirés!... Il embrasse Danton:... il me voit! il me sourit! Camille! Camille!...

LES CONDAMNÉS.

Vive la république!

LE PEUPLE.

Vive la république!

DILLON.

Vive le roi!... (*Mouvement d'indignation de Robespierre.*) Ah! Lucile, ne puis-je vous arracher à ce cruel spectacle!... au nom de votre fils, venez!...

LUCILE.

Non! j'ai la force de supporter, de voir mon malheur!... mais lui... (*Montrant Robespierre.*) Tenez, tenez! il n'ose regarder son triomphe!... Viens donc te repaître du sang de

tes amis !.... (*Appelant.*) Camille ! Camille ! adieu !... je te rejoins !....

(Elle tombe.)

DILLON, qui la soutient.

Lucile !... la mort, la mort seule pouvait nous unir !...

(Fouquier-Tinville donne un ordre muet aux soldats qui sont au fond d'arrêter Dillon et Lucile.)

ROBESPIERRE, se levant.

Ce volcan inépuisable de conjurations m'engloutira bientôt moi-même !... Oui, je le vois... je tomberai comme Camille, Danton.... Eh ! qu'importe !... la mort est le commencement de l'immortalité !... O mon pays ! après avoir fondé ta liberté, puissé-je l'asseoir sur une base indestructible !...

(Pendant que Robespierre parle on entend au dehors le bruit de la charette qui s'éloigne, accompagnée des cris de : Vive la république ! et du chant de la Marseillaise. Cet hymne, qui commence à la fin de la scène VII et sur les cris du peuple, doit être exécuté *pianissimo* par l'harmonie et sur un *tremolo* de l'orchestre qui est sur le théâtre.)

FIN.

SE

